MARCEL ALLAIN

UN EN TROP... ET DEUX EN MOINS

ROMAN POLICIER

COLLECTION STICK

3 F

MARCEL ALLAIN

UN EN TROP... ET DEUX EN MOINS

Grand Roman Policier Inédit

Agence Parisienne de Distribution
ÉDITEUR
8, Rue du Croissant, 8
PARIS (2e)

Déjà parus dans la même Collection :

L'ESCALIER DE LA MORT

par Marcel ALLAIN

UNE LETTRE... 3 MORTS

par Robert DANSLER

LE LIT DE L'EPOUVANTE

par Jean-Pierre BESSON

UN MORT SOUS CLEF

par Charles RONZE

L'ENIGME DE LA MAISON NOIRE

par Herbert MICHAËL

UN MORT AU MICRO

par Robert DANSLER

DU SANG SUR UN MANÈGE

par Jean STELLI

MEURTRES EN SÉRIE

par Charles RONZE

Chaque volume est envoyé franco contre 3 fr. 50 en timbres à l'Agence Parisienne de Distribution 142, Rue Montmartre, PARIS (2e)

UN EN TROP... ET DEUX EN MOINS

CHAPITRE PREMIER

— Mon pauvre vieux ! Vous êtes idiot !... radicalement idiot !

— Pardon !... Mais...

— Ou totalement ridicule... Incomparablement stupide...

— Dare, laissez-moi dormir !

Et je fermai les yeux.

Je choisissais le silence, l'abri d'un sommeil vrai ou feint, je m'interdisais de dire à mon compagnon ce que je pensais des insultes grossières qu'il me décernait...

D'ailleurs, je ne comprenais pas pourquoi, dans ce wagon qui nous emportait vers Nay, petite ville pyrénéenne qui m'était, alors, complètement inconnue, David Dare, toutes les cinq minutes, se prenait à me considérer bien en face, puis articulait avec un soupir méprisant :

— Vous êtes complètement idiot !...

Je ne voyais rien qui pût me valoir les adjectifs péjoratifs dont je m'entendais qualifier !

Il s'était, exactement, passé ceci :

Nous nous trouvions encore, le matin même, David Dare et moi, à Auch, quand mon patron avait lu une lettre (dont il ne me communiquait pas le contenu) puis, instantanément, décidé, déclara :

— Nous partons à Nay !

Et, comme je semblais étonné, Dare avait ajouté :

— Marin, téléphonez donc à la Mairie de Nay, au premier adjoint, tenez, pour lui annoncer mon arrivée... pour le prier de nous chercher un logement... Donnez mes titres, hein ?

Sur quoi, tout logiquement, j'avais protesté :

— Mais si l'on connaît votre arrivée, David Dare, vous n'allez pas avoir un instant de repos ?

Et je suis prêt, encore, à soutenir que j'avais raison...

Nay est à quelques kilomètres de Lourdes, une petite localité sans importance. Autour d'une grande place carrée, que bordent des arcades sans prétention, que terminent d'un bout, la mairie, de l'autre, le pont enjambant le gave, une dizaine de rues se serrent, proprettes, guère longues.

Eh bien ! dans une bourgade pareille, la venue de David Dare pouvait-elle, annoncée, passer inaperçue ?

Seigneur ! de quelles histoires ténébreuses allions-nous être obligés de débrouiller les mystères si nous commencions à tambouriner le secret de notre arrivée !

Quand notre train-charrette s'immobilisa, enfin, à Nay, j'aperçus, d'abord, une jeune femme, et trois messieurs graves.

La jeune femme, une brunette, à l'œil vif, aux gestes rapides, était, je l'ai appris plus tard, dépositaire de journaux venue quérir les feuilles du soir.

Quant aux trois messieurs... Eh bien ! je sus tout de suite qui ils représentaient !

L'un d'eux, en effet, — la quarantaine à peine, le maintien dégagé, l'air de tout, sauf d'un sot, ma foi ! — venait à notre rencontre, et sur l'heure, se présentait :

— Monsieur Semblable ! déclarait-il. Adjoint à Monsieur le Maire. J'ai bien l'avantage de m'adresser à M. David Dare ?

Mon patron sursauta. Moi je me pris à sourire...

Té ! comme l'on dit en ce pays béarnais, j'avais deviné juste, à ce qu'il paraissait ? Une délégation nous attendait ?

M. Semblable cependant nommait ses compagnons :

— Monsieur Peyrade... De la Sûreté de Pau... Maître Mauphin... Huissier près le Tribunal...

Et, tout de suite, l'adjoint poursuivait :

— Monsieur David Dare, votre arrivée dans notre petite ville tient véritablement du miracle... Nous nous débattons, depuis trois jours, avec une terrible affaire... En grâce, ces Messieurs et moi, nous sommes venus vous prier...

— Zut ! éructa simplement mon patron.

Mais ce « zut » n'était pas méchant...

Parbleu ! Maintenant, je croyais comprendre la raison des injures dont j'avais été abreuvé !

David Dare n'avait-il pas su qu'une affaire mystérieuse se déroulait à Nay ?

N'avait-il pas décidé d'accourir — et de prévenir de son arrivée — avec le secret espoir d'être prié de diriger l'enquête ?

Son « zut » proféré, en tous cas, il interrogeait :

— Messieurs, de quoi s'agit-il ?

— D'une disparition... de la disparition d'un homme...

— Jeune ?

— La trentaine. Et marié à une épouse charmante... dont il était amoureux fou... au su de toute la ville !

— Tiens ! tiens ! fit David Dare. Amoureux ce disparu ?

Et il se tourna vers moi :

— Vous notez, mon vieux ?

Le détail était, en effet, d'importance. Neuf disparitions sur dix, c'est un axiome policier — ne sont rien autre chose que des fugues où le jupon tient son rôle...

Mais, si ce monsieur était épris de son épouse...

— Racontez ? pria mon patron, qui ajoutait :

— Il n'y a pas un coin par ici où nous pourrions être tranquilles ?

Il y avait le propre bureau du chef de gare et nous y fûmes.

L'affaire, en elle-même, me parut dangereusement simple :

M. Mérion, jeune architecte non dépourvu de talent, bourgeois aisé, par dessus le marché, marié à une femme délicieuse, Simone Mérion, qui l'adorait, avait disparu depuis trois jours.

On l'avait vu — dix personnes pouvaient le certifier — acheter son journal à neuf heures du matin, chez la marchande de journaux, place de la Mairie.

Et puis on ne l'avait plus revu !

Ni à la gare où nous étions, et où les voyageurs ne se présentaient jamais en grand nombre, ni au départ des différents cars qui joignent Nay aux villes voisines, ni ici, ni là, en un mot...

Il n'était pas, sûrement, parti de Nay. Mais, sûrement aussi, il n'y était plus !

Sa bicyclette était chez lui. Son paletot et son chapeau « propres » y étaient aussi. Aussi ses souliers habituels...

David Dare hocha la tête :

— Bon ! Bon ! faisait-il. Ça va ! Je vois !

Et le mot qu'il lâcha éclata comme une bombe :

— Un crime, sûrement ! dit David Dare. Ou une mort subite ! Une mort dans un lieu écarté...

Mais, la première stupeur passée, les trois Nayais protestaient déjà, et avec quel bel ensemble :

— Non ! Non ! jurait Maître Mauphin : pas un crime ! Il n'y a jamais de crime à Nay ! Impossible !

— J'ai fouillé partout ! clamait le policier de Pau.

Monsieur Semblable, de son côté, niait avec force :

— Mais un crime suppose un cadavre ? On l'aurait trouvé ce cadavre ?

Or, David Dare n'avait pas encore répondu, qu'un homme d'équipe, las de frapper vainement, entr'ouvrit la porte :

— Pardon, excuse ! fit-il, poliment. C'est rapport à Monsieur Mérion...

Tous ensemble nous demandâmes :

— Eh bien ?

— Paraît qu'il est retrouvé...

— Où ça ? fis-je.

— Chez lui, monsieur le Juge ! Derrière un paravent, qu'on raconte !

Je ne m'attardais pas à expliquer à cet homme que je n'avais aucun titre à l'appellation de « monsieur le Juge ». J'interrogeais encore :

— Mais il est mort, alors ?

— Il est comme une galette, qu'on m'a dit !

Et puis, estimant, sans doute, que son rôle était terminé, le brave garçon se retira, fermant la porte en toute hâte.

Ah ! ce ne fut pas long, alors...

Monsieur Semblable, bondissant en avant, se précipitait hors du bureau en entraînant le policier de Pau. Maître Mauphin courait déjà sur ses talons.

Moi, plus calme j'agrippais mon patron par le bras :

— Vous aviez raison ! dis-je. Puisque cet homme est mort, c'est un crime !

Alors je reçus en plein visage cette affirmation obstinée :

— Idiot ! Pauvre idiot !...

Et, encore, j'entendis Dare articuler — mais avec un grand calme, cette fois, un calme nuancé d'étonnement, pourtant, ces mots que je livre à la sagacité de mon lecteur :

— Ce mort là, par exemple, il est sûrement « en trop » !

CHAPITRE II

Je n'aime pas les phrases énigmatiques dont mon patron fait, à mon avis, un trop fréquent emploi.

David Dare proclamait que le cadavre découvert au domicile de M. Mérion, disparu, était « en trop ».

Pourquoi en « trop » ?

Je pensais :

— Le corps n'est pas en trop ! pas du tout !... Tant qu'il manquait, il était plutôt « en moins » !...

Je me gardais, toutefois, de toute remarque, et, simplement, je proposai :

— Allons voir ce mort « en trop » !

— Bravo, Marin ! me répondit David Dare. Marchons !

De la gare, à la demeure des Mérion, heureusement, il n'y avait pas loin.

Hélas ! tout de suite, et le vestibule à peine atteint, nous devions, Dare et moi, rencontrer, une fois de plus, l'un de ces spectacles de drame, d'horreur, auxquels ma sensibilité naturelle ne s'habituera jamais, je le crains !

C'est que, sur une chaise, tombée là plutôt qu'assise, anéantie plus que vivante, une délicieuse jeune femme se tenait, rigide, l'air dément : Mme Mérion assurément.

J'entraînai David Dare, je le poussai, plutôt, vers une pièce voisine dont la porte était grande ouverte, ce qui me permettait d'entendre les exclamations horrifiées de M. Semblable, de Maître Mauphin, du policier de Pau, aussi.

— Par là ! invitai-je. Par là, Dare !

— Fichez-moi donc la paix ! bougonna mon patron.

Il s'était arrêté sur le seuil de la pièce tragique. Il examinait, soigneusement, la porte et cette inspection l'amenait à claquer de la langue d'une façon admirative :

— Fichtre ! grommelait-il, du chêne ? Une porte que l'on ne forcerait pas sans y laisser des traces...

Puis il entra, et je le suivis.

Ah ! l'admirable, le merveilleux, le délicieux bureau de travail que celui qu'il m'était donné de voir !

Imaginez une sorte de grand studio entièrement meublé à la chinoise. Des laques partout. Des porcelaines, aux tons vifs et doux à la fois. Des dragons. Des dieux bizarres...

Je crois bien que ce fut en dernier que j'aperçus ce qui était, pourtant, le plus important meuble de l'endroit : un énorme, un gigantesque paravent, composé de huit feuilles, et qui, fait d'un bois noir, offrait aux yeux extasiés les rouges ardents et tragiquement nuancés de peintures effarantes.

— Ah ! fis-je.

Et puis je me tus... J'avais fait un pas — un seul ! — et cette fois, j'oubliais toute les chinoiseries de l'endroit pour ne plus contempler que l'atroce chose que le paravent avait jusqu'alors dérobée à ma vue...

Il y avait, là, étendu sur le sol, énorme, ce qui avait été une forme humaine, et qui ne l'était plus !

« Il est comme une galette » avait brutalement déclaré le cheminot nous informant de la découverte du corps de M. Mérion.

Eh bien ! c'était tout à fait cela !

Une « galette » en vérité !

Une galette horrible à contempler ! Une chose plate, étalée, allongée, répandue, qui était faite d'os broyés, de chairs sanglantes, de vêtements, aussi...

Et je tressautai, on le devine bien, en entendant alors l'exclamation presque tranquille que proférait David Dare !

— Matiche ! faisait-il.

Ah ! il y a des moments ou le sang-froid est une insulte aux qualités du cœur !

J'eu comme une nausée. Je cherchais déjà, moi, quelque phrase bien sentie, qui pût marquer l'horreur commune qui nous secouait tous. J'articulai :

— Nous vous vengerons, M. Mérion !

Mais je n'avais, certes, pas prévu ce que ces simples mots allaient avoir de conséquences !

David Dare, en effet, bondissait littéralement sur moi :

— Minute ! questionnait-il. Vous le connaissez ?

Et je n'avais pas encore riposté, ahuri que j'étais, que tout aussi vif, le policier de Pau lançait :

— M. Mérion ? Hum ! Qui faut-il venger ? M. Mérion ou... l'amant de Mme Mérion ?...

Sur quoi, à son tour, M. Semblable remarquait :

— Qui diable peut-il être, ce mort ?

Et, de son côté, Maître Mauphin, cédant à ses habitudes professionnelles, soliloquait :

— Je « constate » que ce cadavre est impossible à identifier !

Qui prouvait en effet que ce cadavre, réduit à n'avoir plus forme humaine, était celui deM. Mérion ?

Et pourtant, parce que je suis un homme, parce qu'il y a en moi des sentiments de galanterie, je me tournai vers David Dare et demandai :

— Vous parlez de l'amant de Mme Mérion... est-il donc connu de vous que Mme Mérion ait un amant ?

— Tu... tu.. tu ! railla mon patron. Pas d'emballement, Marin ! Pas de fausse générosité !

Et il eut l'air de me donner une leçon :

— D'abord, jamais, en aucun cas, ne rien préjuger ! Il y a autant de chances pour que ce corps soit ou ne soit pas celui de M. Mérion... Et si ce n'est pas le sien, pourquoi ne serait-ce pas celui d'un amant de madame ?

— Vous en avez menti !

Ah ! j'entends encore le son de cette voix, véhémente, furieuse, qui, tout à trac, interrompait mon patron !

Mme Mérion avait dû surprendre les affreuses paroles...

Elle s'était élancée ! Elle était là, à deux pas de la chose horrible, et si vibrante de fureur, que, malgré moi, j'eus comme une envie de l'applaudir !

— Vous en avez menti ! Je n'ai pas

d'amant! Vous n'avez pas le droit de m'insulter!

David Dare, tout de suite, se rétracta :

— Madame, fit-il, voici mes très humbles excuses... Mais je vous jure que je n'ai jamais mis en doute la sincérité de sentiments que je sais et que je sens sincères... D'ailleurs, ces messieurs pensent comme moi... Seulement, je voulais faire entendre à un innocent collaborateur que toutes les hypothèses étaient possibles... Je ne doute pas que vous nous expliquiez...

— Tout, monsieur! Je n'ai rien à cacher!

A ce moment-là, j'admirais mon patron! Est-ce qu'il ne venait pas de manœuvrer avec un art suprême?

Mme Mérion était hors d'elle.

Dans un tel état d'esprit, est-on bien en mesure de ruser?

Alors, mentalement, tandis que Dare la prenait doucement par le bras et la conduisait à l'autre bout du studio — là où elle ne verrait plus l'affreuse chose — je me fis, en moi-même, un rapide résumé de l'affaire :

— Un homme, me dis-je, qui n'a pas de maîtresse, qui aime sa femme, laquelle n'a pas d'amant, disparaît mystérieusement et sans raison plausible... Bien! Là-dessus, on retrouve chez lui un cadavre impossible à identifier, complètement écrasé... Il s'agit de découvrir ce qui s'est passé... et « qui » est ce mort!

David Dare, lui, semblait parler au hasard.

— Voyons! madame, débutait-il, quand ce cadavre est-il entré ici? Quand l'avez-vous aperçu?

— Ah!... Il y a une heure, peut-être?

— Il était où? Là où il est encore, hein?

— Oui! Naturellement! Je n'y ai pas touché... J'ai crié...

— Très bien! Je vois!... Mais, n'allons pas si vite!... M. Mérion a disparu depuis trois jours, n'est-il pas vrai?

— En effet...

— Pendant ces trois jours êtes-vous entrée dans cette pièce?

— Oh! bien sûr! Cent fois peut-être!

— Alors ce mort n'y était pas?

— Je ne l'ai pas vu...

— N'est-ce pas la même chose?

— Non, sûrement! Je pouvais ne pas le voir... Le paravent est haut. Moi, je suis petite... Si je n'étais pas, tout à l'heure, montée sur une chaise...

— Parfait! Je comprends. Mais, on a fait le ménage?

— Ah! vous voulez dire que la bonne... Ecoutez : le jour où mon mari a disparu, il était sorti parce que nous faisions le ménage à fond de cette pièce... Mais il n'est pas revenu, mon pauvre chéri!... Alors personne, sauf moi, n'a plus pénétré dans la pièce... J'avais fermé les fenêtres, les volets...

— Bien! Mais, pourquoi ces fermetures de porte et de fenêtres?

— Parce que mon mari avait horreur que l'on touche à ses papiers... Quand il s'absentait je fermais toujours...

— Bon! Bon!... Autre chose : dites-moi, madame, vous étiez un bon ménage?

— Oui... excellent...

— Donc, sans secret l'un pour l'autre?

— Sans aucun secret.

— Et, malgré cela, vous n'inventez pas la raison...

— De sa disparition? Ah Dieu non!

— Soit! Vous êtes certaine... ne m'en veuillez pas! Je dois vous demander cela!... vous êtes certaine qu'aucune femme...

— Il n'y avait pas de femme dans la vie de mon mari!

— Très bien! Alors... une dernière question... Vous serez forte, n'est-ce pas?

— Oui! Oui!... Dites ?...

— Selon vous, selon votre sentiment... est-ce... est-ce « Lui » qui est là?

Il y eut un affreux silence...

Pauvre jolie femme! Quel calvaire!

Avec un cri de désespoir la réponse jaillit, douloureuse, des lèvres pâlies où se rivait mon regard :

— Ah! je ne sais pas! Je ne sais pas!...

Cinq minutes plus tard, Mme Mérion avait quitté le salon...

Nous étions de nouveau seuls, nous, les enquêteurs.

Hélas! nous étions aussi perplexes que jamais!

Personne ne disait mot. Chacun de nous se remémorait les détails de l'affaire, cherchait où attacher le début d'un raisonnement...

Je rompis le silence :

— Eh bien? fis-je. Alors?

David Dare, textuellement, me répliqua ceci :

— Mon cher, voilà... Ce qu'il y a d'embêtant... C'est le cadavre « en trop » ! Sans çà tout serait simple!

CHAPITRE III

A mes côtés, on ne l'oublie pas, se trouvaient trois notables de Nay et la réponse injurieuse qui m'était adressée leur était facile à entendre...

M. Semblable, si vif d'intelligence, M. Peyrade, si clair en ses démonstrations,

Mauphin, si habitué aux contrats judiciaires, admettraient-ils que David Dare continuât de se soucier d'un cadavre « en trop »... alors qu'il s'agissait surtout d'un malheureux architecte « en moins »?

Hélas! M. Semblable paraissait songer à toute autre chose!

Hélas! le commissaire Peyrade m'apparaissait distrait infiniment!

Mais il n'en était pas de même de Maître Mauphin.

— Pardon! fit-il, mais un cadavre en « trop », comme vous dites, monsieur Dare, cela signifie quoi, au juste?

— Cela ne signifie rien d'extraordinaire, fit tranquillement mon patron. Voyons! sans ce cadavre, vous ne trouvez pas que la disparition de M. Mérion était bien assez compliquée?

— Si donc! Mais...

— Alors ce cadavre est bien en trop! Que diable vient-il faire dans ce mystère? On n'avait pas besoin de lui!

J'étais tout oreilles...

Maître Mauphin ne se payait pas de mots. Il poussait Dare jusqu'en ses derniers retranchements... Il allait le contraindre à parler de façon compréhensible...

Mon patron n'avait pas encore expliqué sa personnelle conviction que le commissaire Peyrade intervenait :

— Messieurs, je vous ferai remarquer que rien ne nous permet encore de décider si, oui ou non, il s'agit du cadavre de M. Mérion... Alors si nous passions à autre chose? Parfois une découverte en amène une autre, hein? Et si nous pouvions établir comment ce cadavre est devenu cadavre...

— La nature de la mort? précisai-je, intéressé.

— Quelque chose comme cela! approuva M. Peyrade. Hé? Quelqu'un de vous a-t-il des clartés sur ce point?

Mais nous gardions le silence...

— Messieurs, poursuivait le détective, je vous rappellerai qu'en ce qui concerne ce cadavre trois explications sont possibles.. trois... seulement!

Et il énuméra, levant un doigt à chaque proposition :

— Primo, il peut s'agir d'un crime... Deuxio... Il peut être question d'un accident... Tertio... il faut envisager les possibilités d'un suicide...

J'avoue qu'à ce moment je béais d'étonnement.

Où voulait en venir le Commissaire?

Cet homme positif reprenait déjà :

— Eh bien! c'est assez extraordinaire, mais je crois que, de ces trois genres de mort, qui sont l'expression de toutes les morts possibles, aucun n'est à retenir! Ni le crime, ni l'accident, ni le suicide...

Il émit une sorte de ricanement et, il commenta :

— Un crime? Mais un crime suppose une série de circonstances qui relèvent de l'enquête scientifique et dont nous ne pouvons trouver aucune trace... Voulez-vous me dire, par exemple, comment il est possible que ce corps écrasé n'ait pas saigné atrocement? Car il n'y a pas de sang, n'est-ce pas? Vous vous en êtes aperçu?

C'était mentir, mais je hochai la tête approbativement!

Il n'y avait pas de sang, en effet dans l'affreux amalgame!

— Vous me direz, continuait le Commissaire, que le crime a pu être commis ailleurs, et qu'ensuite, alors que le corps ne saignait plus, l'assassin a pu ramener sa victime ici? Soit! mais, en ce cas, je vous demanderai, moi, « pourquoi » l'assassin a agi de la sorte? Si c'est le corps de Mérion, quel intérêt le meurtrier avait-il à une manœuvre qui, en permettant d'identifier la victime, risquait d'accélérer l'enquête et par conséquent de le mettre en péril? S'il s'agit d'un inconnu, pour quelle raison l'avoir traîné ici, ce cadavre assassiné ailleurs?

Il prit un temps, pour nous permettre de mieux assimiler ses affirmations et acheva :

— Autre chose! On tue, n'est-ce pas, pour un motif quelconque, par intérêt ou par passion?... Eh bien! voulez-vous me faire savoir quelle raison d'intérêt, quelle explication passionnelle ont pu amener un inconnu à tuer M. Mérion, s'il s'agit de lui? Cet homme, au sens rigoureux des mots, était sans histoire. Alors?

Et puis, le ton redevenu persuasif, il expliqua encore :

— Allons-nous déclarer qu'il s'agit d'un accident? Hum! Il faudrait, évidemment, inventer, en ce cas, quel aurait pu être cet accident?... Quand on relève un homme le cœur transpercé d'une balle de carabine, on peut supposer qu'en se servant de cette carabine il s'est, involontairement, tiré une balle dans la poitrine... Mais je vous mets tous au défi de me dire de quelle façon cet homme a été aplati comme une galette?... Et cela dans son studio?...

Je me sentais bouillir !

Il avait raison, tonnerre, ce Peyrade!

— Je rejette l'hypothèse de la mort fortuite! conclut nettement le Commissaire.

Alors, n'ayant plus qu'un seul de ses trois doigts levés il affirma, péremptoire :

— L'hypothèse du suicide est tout autant inadmissible!

Et, de nouveau sur le ton professoral :

— Oh! je sais qu'en matière de suicide

l'étrange, l'inattendu, l'original est de règle... Mais, je vous rappelle que cet homme est aplati comme une galette et je vous remets en mémoire qu'il n'a pas saigné... Alors, de deux choses l'une : ou il est rentré chez lui « après » s'être réduit à l'état où il est — et c'est grotesque — ou il s'est tué dans son studio et a effacé « ensuite » les traces de sang —et c'est incohérent !

M. Peyrade haussa les épaules et, négligemment termina :

— Et puis, avec quoi, dans ce studio, se serait-il lui-même écrasé de cette façon ? Hein ?

Il n'y avait, certainement, aucune réponse à tenter.

— Alors, messieurs, fit tranquillement le Commissaire, voici où nous en sommes : cet homme n'a pas été assassiné et n'a pas péri accidentellement. Il ne s'est pas suicidé non plus ! Il est mort, pourtant. Voudriez-vous me dire « comment », si vous ne pouvez pas me dire qui il est ?

Et, satisfait, sans doute, de l'effet produit par sa harangue, le Commissaire se frotta les mains.

— Eh bien, David Dare, fis-je, que répondez-vous ?

— Peuh ! minimisa David Dare. J'ai au plus une petite remarque à faire...

— Laquelle ? Parlez donc !

Et je résumais ce que nous avions, tous, j'imagine, dans l'esprit, après ce que nous venions d'entendre :

— A quoi croyez-vous, Dare ? Est-ce un crime ? Un accident ? un suicide ?

— Mais qu'est-ce que cela peut bien vous fiche, François, qu'il s'agisse d'un crime, d'un accident ou d'un suicide ? Hein ? Voulez-vous me le dire ?

— David Dare, vous plaisantez ?

Mon patron eut le ton d'un homme que l'on horripile par d'inutiles commentaires :

— Mais non ! répliquait-il, je ne plaisante pas du tout ! Mais vous voulez continuellement m'assimiler à une girouette !

— Oh ! par exemple !

— Mais si ! Mais si !... Voyons ! comprenez-moi bien ? Je vous ai déjà donné mon opinion : ce mort est en trop !

— Encore ?

— Parbleu ! Alors, comme il est en trop, pourquoi voulez-vous que je m'en soucie ? Le drame qu'il s'agit d'expliquer, c'est la disparition de M. Mérion. Voilà, François, ce à quoi je donne toute mon attention... Mais ce cadavre...

— Eh bien ? Ce cadavre ?

— C'est l'accessoire !... Alors, avant d'examiner ce qui a trait à l'accessoire, ne convient-il pas, d'abord et surtout, d'en finir avec le principal ? Avec Jean Mérion ?

CHAPITRE IV

Je sortis de la pièce tragique pour éviter de me laisser aller à un regrettable emportement.

J'avais chaud !...

— Ouf ! m'avouais-je, à moi-même, en gagnant le jardin, un bain serait le bienvenu !

Et j'imaginais à l'instant qu'une agglomération urbaine de l'importance de Nay devait bien posséder un de ces établissements, entre tous précieux, où le passant trouve une baignoire à sa disposition.

Je ne me trompais pas.

— Suivez la route jusqu'au gave, m'expliqua un jardinier que je questionnais. Passez le pont. Longez le jardin public. Les bains et les douches sont juste avant le fronton...

Je me mis immédiatement en route.

— Parfait ! me dis-je. Dans cinq minutes, je suis dans ma baignoire !

Tandis que je traversais, en effet, la sorte d'esplanade gazonnée — cette description en vaut une autre ! — qui s'étend devant les bains-douches, ma vue tomba sur un instrument municipal.

Il s'agissait de l'un de ces lourds rouleaux que l'on promenait, jadis — avant les cylindres à vapeur — au pas d'un cheval nonchalant, sur les routes en voie de rempierrement.

Immédiatement, je me dis :

— Sapristi ! si le cadavre découvert chez les Mérion avait passé sous ce rouleau, cela expliquerait la façon dont il est aplati !

Aussitôt dit,. aussitôt fait ! J'obliquai vers le rouleau...

Hélas, cet instrument ressemblait à tous ses pareils !

Il était solide, je le voyais bien ! Il était lourd, je le devinais ! Il était graisseux, je le constatais, à la hauteur de ses moyeux... Mais tout cela était sans le moindre intérêt !

Et cependant la découverte était là, proche, forcée, traquée dans sa retraite !

Alors que je considérais ce rouleau, en effet, une grosse voix chantante résonna tout à coup à mes oreilles :

— Et alors, disait cette voix méridionnale, c'était à vous le chien, je pense, hé ? Le pôvre !

De quel chien s'agissait-il ?

— De quoi donc parlez-vous, l'ami ? fis-je.

Je m'étais retourné, bien entendu. J'avais vu mon interlocuteur.

Il s'agissait d'un gros homme, qui, coiffé du béret obligatoire en ce pays de Béarn, présentait toutes les apparences d'un cantonnier.

— Hé ! me répondit-il, il était donc pas à vous, le chien ?

Puis, sans me laisser le temps de répéter ma question, il multiplia ses remarques:

— Comme ça, déclarait-il, en voyant que vous le regardiez, mon rouleau, je me disais « sûr que le chien était à lui! sûr, même, qu'il va me dire comment il est passé dessous! » Mais il n'y a pas de mal, autrement!... S'il n'était pas à vous, il était à un « ôtre »! Et je le saurais bien!...

— Bien sûr! interrompis-je. Mais vous m'intriguez... Il y a donc eu un chien d'écrasé par ce rouleau?

— Oui donc! Je vous le dis... Hier, à la nuit, je pense...

— Pourquoi le pensez-vous?

— Mais, sainte Marie! parce que je l'ai vu ce matin, donc! Hier au soir, il n'y était pas...

Patatras! Tout mon espoir, mon espoir atroce, s'écroulait...

Si j'en croyais le bonhomme il avait vu le chien écrasé. Alors, ce chien était bien un chien!

J'insistai, néanmoins :

— Voyons! cantonnier, fis-je, soyez donc un peu plus précis?... Que s'est-il passé au juste? Comment était-il ce chien?,

— Hé! je ne l'ai pas vu, censément! Seulement j'ai trouvé le rouleau plein de saleté qu'on voyait bien qu'il avait passé sur un chien, quoi! Et ce n'est pas ma faute, monsieur! Ah! mais non! Faudrait pas dire ça!

Je repris, le verbe impératif :

— Donc, vous n'avez pas vu le chien écrasé?

— Non! bien sûr...

— Alors il se pourrait que le corps écrasé ne fût pas celui d'un chien?

— Oh! bé! c'était toujours une bête plus grosse qu'un chat?

— Bien! Et cela se passait ici?

— Hé non! Seigneur!... Ici, mais tout le pays aurait entendu le pôvre hurler! Non! c'était sur le G. C. 43... Là où que l'on rempierre! Mais je vais vous dire; ce qui me chagrine c'est que je ne comprends pas, moi, comment que cela s'est fait? A la « nuite » le rouleau est dételé, pour le sûr!... Et un chien peut pas se fiche dessous! Hé!... Ça roule pas comme un vélo, un machin comme cela! Et on l'a pas attelé, tout de même, pour le faire passer sur le chien? Vous comprenez, vous?

Je haussai les épaules et je partis...

Il n'était plus, cela va sans dire, question de prendre un bain. Quand il s'agit de venger un pauvre mort, les douceurs de l'eau tiède ne doivent pas amollir une âme!

Je fis demi-tour sur mes talons, et je me mis en route dans la direction de la villa des Mérion, admirant, en passant le pont du Gave, l'admirable paysage des lointaines Pyrénées.

J'avais repris mes esprits. Mon sang-froid m'était revenu.

Quand j'arrivais à la hauteur de la villa des Mérion, il m'apparut qu'elle était retombée à un calme complet...

David Dare était-il parti en compagnie de ces Messieurs?

Je sonnai d'un doigt léger.

Une jeune bonne survint, me considéra d'abord avec méfiance, puis, tout à coup, me reconnut :

— Ah! c'est vous? me dit-elle. Vous n'êtes donc pas « avé » les « ôtres » ?

— Bon! fis-je navré, ils sont donc partis? Où cela?

— Hé bé! Là où l'on a commis le crime!

— Là où l'on a commis le crime!...

David Dare et ses compagnons avaient-ils donc, pendant ma courte absence, progressé vers la vérité?

Savaient-ils où le meurtre avait eu lieu?

Mais alors, ils devaient connaître la façon dont le crime avait été perpétré?

— S'il vous plaît, mademoiselle, dis-je, où est-ce exactement cet « endroit du crime » ?

La petite bonne tendit le bras :

— Tenez, me dit-elle, là-bas... Vous tournerez là où vous apercevez le garage... C'est dans ce chemin-là... Oh! vous trouverez bien? C'est juste où l'on refait la route, qu'ils ont dit...

« Là où l'on refaisait la route! »

Mais alors, David Dare savait aussi que le rouleau avait joué un rôle dans l'affaire?

CHAPITRE V

Je marchais d'un bon pas, on le devine, en m'éloignant de la maison de Mme Mérion.

Le chemin n'était pas long, par bonheur.

Dès que j'eus franchi le premier tournant de la route, je pus contempler le plus grotesque des spectacles...

Sans choquer les convenances, puis-je indiquer que j'entrevis devant moi trois gros derrières?... les trois derrières de trois hommes qui, me tournant le dos, et, se tenant à genoux sur la route, se baissant au point de frôler celle-ci de leurs visages, m'exposaient forcément leurs postérieurs!

On ne reconnaît pas les gens vus par cette face... Mais, cependant je n'eus aucune hésitation : il s'agissait de MM. Peyrade, Semblable, Mauphin...

Ah çà! quelle besogne effectuaient-ils donc?

J'avançais toujours. Une voix me héla :

— C'est vous, Marin?

David Dare était à deux pas.

— Mon vieux, continuait-il, un coup de main, S.V.P.!... Inspection générale du sol de la route... Voilà la consigne! On re-

cherche, entre les pierres, des taches suspectes... Sang, ou encore, chair et os broyés! Vous avez compris?

J'avais compris, bien entendu, mais je demandais :

— Croyez-vous donc que c'est en cet endroit que...

— Zut! coupa mon irascible patron. Il va lui falloir vingt minutes de commentaires! Grouillez, Marin!... La pluie menace... Et s'il pleut, bonsoir! On ne découvrira plus rien!...

Alors orgueilleusement je fis :

— Mais il n'y a plus rien à découvrir!

— Parce que?

— Parce que, Dare, je vous apporte le résultat de mon enquête...

— Parfait! On développera le paquet tout à l'heure! A genoux, Marin! à genoux!

— Mais — voulus- je protester, — j'ai trouvé le rouleau...

— Compresseur? Bon! Mais on s'en fiche du rouleau! Il a roulé d'ici à l'endroit où vous l'avez vu, idiot!... Alors il ne doit plus avoir de traces, hein?

Je m'abstins de répliquer.

Le rouleau que j'avais contemplé ne présentait plus, en effet, la moindre trace révélant la sinistre besogne à laquelle il avait dû être employé. Tandis que, sur ce chemin, entre ces pierres à demi écrasées que nous examinions...

Et ce fut, soudain, échappant aux lèvres de Maître Mauphin une exclamation terrifiée :

— Là! là! murmurait-il. Un morceau d'os... et... et... Oh! c'est abominable!

L'huissier n'exagérait pas, certes!

L'un après l'autre, horrifiés, écœurés, nous découvrions, entre les pierres à demi enfoncées, les plus sinistres débris!

Là, sans contestation possible, un homme avait été écrasé, un homme dont nous avions déjà retrouvé le corps aplati lugubrement...

Et, tout de suite, alors, me relevant, je posai alors la question qui m'angoissait avant toute autre :

— Mais, Dare, comment avez-vous pu deviner que le crime s'était commis ici?

— Le cadavre, Marin!

Et il ajouta, dédaigneux :

— Réfléchissez donc? Je l'ai examiné, ce corps écrasé. Eh bien! en recourant à une loupe, j'ai noté qu'il était incrusté de minuscules morceaux de silex. Dès lors, tout n'allait-il pas de soi? Il y avait quelque part un rouleau — celui que vous avez vu — qui avait été employé récemment!.. Le corps avait passé dessous... Découvrir un empierrement, examiner le sol, cela n'avait plus rien de sorcier...

Il se serait encore moqué de moi longtemps, je pense, si M. Semblable ne l'avait interrompu :

— Pardon! David Dare, questionnait-il, mais, maintenant, vous voyez bien que le crime est certain?

Je fus sur le point de hausser les épaules... Pose-t-on des questions à ce point inutiles?

Mon geste ébauché, cependant, ne s'acheva pas :

— Un crime?, répondait David Dare. Peuh!... Pourquoi?

— Dame! insista l'adjoint. Il me semble...

Alors j'entendis, de la bouche de mon patron, cette invraisemblable affirmation :

— Bon! bon! faisait-il, vous raisonnez comme une pantoufle, M. Semblable!... Que venez-vous me parler de crime, puisque je vous ai prévenu que ce cadavre était en trop... et qu'il n'avait rien à faire avec la disparition de M. Mérion?

Seulement, si, moi, l'humble secrétaire, je suis souvent obligé d'écouter sans protester, docilement, les ahurissantes déclarations de l'homme qui me paye, il n'en allait pas de même de M. Semblable, et l'adjoint se regimba :

— Facile à dire! répliquait-il. Mais plus difficile à prouver! Sacré diable! Mérion disparaît et nous retrouvons un corps écrasé dans sa maison... Pourquoi ne pas dire : « c'est lui »? Pourquoi ne pas conclure au crime?

J'aurais eu plaisir à applaudir.

Mais je jetais un regard à David Dare.

Le crime — ce crime — pour évident qu'il fût, il se refusait à l'admettre!

Je lui donnais tort?

Eh bien! je déclarai :

— David Dare a sans doute raison!

Mais j'ajoutai, tout de suite, parce que mon sentiment m'entraînait :

— Pourtant s'il s'agissait d'un crime, l'assassin serait facile à trouver...

— Oh oh! ponctua alors David Dare. Vraiment? Expliquez-vous François?

Je savais bien qu'il était prêt à me railler. Mais je ne suis pas poltron. Je bravai ses sarcasmes :

— Voyons! fis-je, voici comment les choses se passent... M. Mérion quitte le bureau de tabac en compagnie d'un ami... Il passe sur cette route... Il est midi... le chantier est désert... Crac! D'un croc en jambes l'ami le jette au sol alors qu'il est près du rouleau... Il n'y a plus qu'à prendre le cheval par la bride... à faire passer le rouleau sur le corps... Puis le misérable cache le cadavre aplati dans le fossé, et, la nuit venue, il vient le reprendre et le rapporte dans la propre maison du mort...

J'aurais ainsi parlé longtemps. D'un seul mot, Dare me réduisit au silence :

— Idiot! tonna-t-il.

Et, tout de suite, il insista :

— Complètement idiot ! — Voyez-vous cet homme qui reste docilement là où il est tombé, jusqu'à ce que le rouleau l'écrase ? Inventez-vous ce cadavre caché « dans le fossé », à proximité d'un chantier où peinent dix ou douze ouvriers ? Et encore l'assassin est assez téméraire pour venir le reprendre, ce cadavre, et pour le rapporter chez lui ? Dans quel but, hein ? Pour qu'on lui fasse un bel enterrement ?

Il souffla une seconde, puis, ironiquement :

— Bien sûr, François, vous soupçonnez quelqu'un ? Qui accusez-vous, hé ?

Je dus me roidir pour répondre :

— J'accuse Mme Mérion !

— D'avoir tué son mari ?

— De savoir qui l'a tué au moins !

Mais je n'avais pas fini de parler que David Dare avait bondi sur moi et que sa robuste main m'empoignait à l'épaule :

— Ecoutez-moi bien, François, articulait-il d'un ton féroce, et faites votre profit de mes paroles ? Mme Mérion est la plus digne, la plus honnête, la plus insoupçonnable des femmes !... Là ! C'est clair, n'est-ce pas ?... Et je vous interdis, formellement, de continuer à bêtiser ainsi !... Que vous soyez le dernier des crétins, c'est votre droit ! Mais que votre crétinerie se permette de salir une pauvre femme digne des plus grands respects, cela passe les bornes ! Voilà !

Et il me parut, alors, que la terre tournait autour de moi, qu'un vertige affreux allait me jeter sur le sol...

Oh ! parbleu ! c'était clair, en effet !

Elle était jolie, Mme Mérion...

Et David Dare, je le savais bien, est de ces hommes qui ne savent pas se faire insensible à la beauté des femmes !

Oui ! comment ne pas comprendre ?

Même, une pensée affreuse me traversa l'esprit...

De quand datait cet amour, dont je m'apercevais soudain ?

David Dare, parbleu, n'était pas toujours avec moi !

Si quelque intrigue le liait à Mme Mérion, de quelle date fallait-il marquer son commencement ?

J'ai l'âme romanesque et l'esprit vif. J'inventais Dare voulant se débarrasser d'un mari gênant. Je l'imaginais s'abaissant jusqu'au crime...

Le coupable ? Mais n'était-ce pas... Lui ?

Nous étions venus si bizarrement à Nay ! Tout s'enchaînait, hélas !

Et je crispais mes poings de telle manière que mes ongles commençaient de m'entrer dans la chair !

Lui, soudain, plus calme, me demanda :

— Vous m'avez compris, François ?

Je baissais la tête. Puis je la relevais et je le regardais audacieusement, bien en face :

— Certainement David Dare, je vous ai compris !... pleinement compris !... totalement compris !

Il y avait dans ma voix de terribles sous-entendus.

J'aurais voulu le voir se troubler, s'émouvoir...

Mais je dois assurer qu'il resta, parfaitement calme !

Et il coupa court à toute discussion :

— Allons, messieurs ! voici l'orage ! Revenons !... J'ai prélevé des pièces à conviction... Nous n'avons plus rien à faire ici... Gagnons Nay ! Il fera jour demain !...

Sur quoi, sans mot dire, nous pivotâmes sur nos talons et nous nous éloignâmes...

Nous fîmes ainsi cent mètres, je crois. Puis David Dare une cigarette aux lèvres, s'arrêta, les mains jointes, s'efforçant de protéger la flamme de son briquet :

— François ? appela-t-il soudain. Donnez-moi donc du feu ?

Les autres nous devancèrent. Je fus seul aux côtés de mon patron.

Il me souffla :

— Mon vieux, ce soir, rendez-vous à dix heures !... Au bout du pont, tenez !... Ah ! pendant que j'y pense : soyez armé, hein ?... Soyez armé d'une lampe électrique François !... Ou plutôt... Oui ! c'est cela ! Soyez armé de deux lampes électriques !... Je compte sur vous, hein ?

Ma gorge se serra...

CHAPITRE VI

Je me pris, alors, à flâner...

Sans être un sauvage, il y a des instants où la compagnie de mes semblables m'est à charge.

Il me fallait réfléchir.

Ah ! je m'y employais de toutes mes forces, laissant volontairement le groupe me devancer, augmenter la distance qui nous séparait...

— Sûrement, me disais-je, avec force ; Dare croit ou sait quelque chose ! Mais quoi, bon sang ?

Et je ne trouvais aucune réponse admissible à la question que je me posais !

Il devait cependant y avoir un motif certain à ce qu'il soutint que le cadavre écrasé n'était pas le corps de M. Mérion disparu !

Il devait y avoir une raison qui justifiât sa façon de qualifier ce cadavre de « cadavre en trop » !...

Mais comment inventer ce motif, cette raison, cette évidence qui n'était pas du tout évidente ?

Bien entendu je repensais à l'amour...

Quand une femme est jolie et que le drame

se déchaîne à ses côtés, il est toujours bon de se demander si l'amour ne joue pas un rôle sinistre dans l'affaire!

Mais Dare pouvait-il bien être amoureux de Mme Mérion?

— Voyons! continuais-je à songer, si David Dare l'aime, cette jolie femme, est-il admissible que, l'aimant, il ait assassiné son mari pour se débarrasser d'un rival?

Et je devais me répondre que, tout de même, c'était, au contraire, assez inadmissible...

Et puis à quel crime imbécile mon patron aurait-il eu recours!

Morbleu! quand on est un policier célèbre on n'assassine pas si sottement! On utilise une autre arme qu'un rouleau à empierrer les routes!

Et puis, quand et comment mon patron aurait-il pu accomplir la sinistre besogne dont j'étais prêt à le soupçonner?

Depuis quinze jours nous ne nous étions pas quittés!

Il me fallut m'avouer :

— Le soupçonner, c'est idiot!

Mais alors « qui » soupçonner?

Oh! naturellement, j'étais capable d'inventer, comme n'importe qui, comme le fait peut-être le lecteur ou la lectrice, l'intervention sinistre d'un amant inconnu de la jolie Mme Mérion!

Mais, dans ce cas, que voulait dire l'expression de « cadavre en trop » sur laquelle David Dare s'appesantissait?

Et puis, pourquoi l'assassin triomphant aurait-il rapporté chez lui sa victime?

Non! Non! tout cela ne « collait » pas — comme nous disons familièrement entre policiers. Quelque chose se refusait à entrer dans le puzzle. L'Amour, décidément n'expliquait pas tout!

Il n'expliquait pas, surtout, les deux lampes électriques que mon patron m'avait enjoint d'acheter et d'apporter à notre nocturne rendez-vous.

Car il y avait cela, aussi, cela encore, que j'aurais bien voulu comprendre, à défaut de tout le reste du mystère!

J'ai l'esprit d'aventure. J'aime, on le sait de reste, les expéditions dangereuses. Mais j'ai horreur, et je m'en fais gloire, de tout ce qui est illégal, de tout ce qui s'accomplit en violation des Lois ou des Droits de l'Homme...

David Dare, pour avoir besoin de deux lampes électriques, ne se préparait-il pas, d'aventure, à quelque tentative qui devait demeurer insoupçonnée?

A quelque besogne que fut destiné l'« armement » dont il m'avait enjoint de me munir, il convenait en tous cas de me le procurer. J'avisai un passant :

— Où trouverai-je des lampes électriques? lui demandai-je.

— Chez Mme Valimier...

C'était la marchande de tabac. Une piquante brunette, qui, me dévisageant, alors qu'elle me servait, n'hésita nullement à me questionner :

— Vous êtes bien un des policiers, monsieur?

Et, comme je l'avouais sans hésiter :

— Eh bien! concluait-elle, on va voir si vous êtes ou non des sots! Parce que, pour ce qui est de vouloir trouver du linge sale chez les Mérion, qu'il s'agisse de Monsieur ou de Madame, vous perdrez votre temps!

Et elle affirmait, voulant dire oui, mais mêlant l'espagnol au français :

— Si! Si! Comme je vous le dis! Des vrais amoureux, ceux-là! Tout le pays vous le dira... Si! Si!...

Tout le pays? Hé! hé! l'indication était précieuse!

J'y réfléchissais encore quand, quittant la jolie buraliste, je me rendis dans un petit restaurant voisin où, solitaire, je commençais de prendre mon repas du soir.

Où était David Dare? Avait-il quitté ses compagnons? Me cherchait-il? Je ne m'en souciais pas le moins du monde!

« A dix heures, au bout du pont! » m'avait dit mon patron. Je fus exact au rendez-vous. Mais vers dix heures trente seulement une voix me héla :

— Vous êtes là, Machiavel?

C'était David Dare...

D'où venait-il? Je ne l'ai jamais su! Mais il continuait sur le mode interrogatif :

— Les lampes?

— Voici, dis-je.

— Et votre bravoure?

— Ma bravoure?

— Oui? Vous l'avez sur vous, j'imagine? Vous ne l'avez pas laissée à la consigne de la gare?

Je haussai les épaules...

— Parce que, continua David Dare, votre bravoure va nous servir. Et les pelles...

A ce moment, il me parut que je devenais fou...

David Dare tenait, en effet, à la main deux larges pelles de terrassier...

— Tonnerre! fis-je, à quoi vont donc nous servir ces instruments?

— Eh! mon cher! mais, bien entendu, à peller!

— A peller?

— Ou à pelleter... Comme vous voudrez! Les deux verbes sont français!

— Je me moque bien du français! ripostai-je. Où voulez-vous peller? Sur la route? Là où le corps a été écrasé?

— Allons! Venez! Vous le verrez bien!

Alors j'imitai son geste...

Comme lui, je me hâtai de jeter la seconde pelle sur mon épaule et, bravement, je lui emboîtai le pas.

A Nay, pourtant, à plus de dix heures et demie du soir, la circulation est à ce point ralentie que la ville est quasi déserte. Personne, je pense, ne nous vit passer. Personne ne sut que nous traversions le pont, et commencions à suivre la route où le drame s'était déroulé.

David Dare me précédait. Il allait d'un si bon pas qu'il atteignait en cinq minutes l'endroit précis où nous avions quelques heures plus tôt relevé des traces significatives.

Mais il ne s'y arrêtait pas!

Où pouvait-il aller, dès lors?

L'un suivant l'autre, nous dépassâmes les dernières maisons. Devant nous la campagne s'étendait.

— Ah çà! commençais-je, pourriez-vous me dire...

— Chut! François! Chut!... Je ne pense pas qu'ils protesteraient... mais ils ont droit à notre respect... à notre silence!

— Ils?

— Oui! Les morts!... les pauvres morts!...

— Ah ça! quels morts?

David Dare haussa les épaules — et tendit le bras...

Ah! je n'oublierai jamais, je crois, l'impression que me fit son geste, l'émoi que je ressentis en entendant ses paroles :

— Je vous parle des morts, du cimetière qui est là, François! Il ne faut pas les scandaliser par d'inutiles bavardages...

Il laissa tomber sa voix, et dans un murmure, acheva :

— Surtout les morts que nous venons chercher... Vous comprenez, n'est-ce pas, François? Les morts « en moins »?...

Les morts en « moins »?

Mais il ne s'était agi, jusqu'ici, que d'un « mort en trop »?

CHAPITRE VII

J'ai réagi vite, cependant — et j'en suis fier — contre cette sorte d'anéantissement qui s'était emparé de moi.

D'instinct je me décidai à feindre de tout trouver parfaitement naturel, complètement normal!

— Très bien! fis-je donc, vous avez raison! Occupons-nous des morts « en moins »!... Je m'y attendais, d'ailleurs! Cela s'imposait!

— Alors, me répondit David Dare, passez le premier, mon vieux?...

C'était évidemment, un nouveau piège.

Où voulait-il que je passas le premier?

Je refusai finement :

— Non! Non! A vous l'honneur, Dare! A vous l'honneur!

Allions-nous pas, pourtant, à la porte de ce cimetière poursuivre une lutte semblable?

— Très bien! fit David Dare. Comme vous voudrez. Si vous avez peur...

Mais je n'avais pas peur du tout!

Les morts sont accommodants. Ceux qui dormaient là leur dernier sommeil devaient bien savoir que de légitimes motifs nous amenaient, seuls, à troubler leur repos?

Seulement, je frissonnais un peu en voyant mon patron agir...

Il s'approcha de la grille du cimetière. Je compris qu'il en essayait la serrure fermée, puis que, levant la tête, il calculait les possibilités d'une escalade!

— Dare, fis-je, vous ne songez pas à...

Mais il était trop tard, déjà!

Mais, s'enlevant avec une agilité remarquable, mon patron se hissait le long des barreaux de la grille, enjambait le faîte de celle-ci, puis, d'un saut léger, bondissait dans l'enclos funèbre :

— Là! déclarait-il. Pas plus difficile que cela! A vous François?...

Et je commençais, à mon tour, l'escalade de la clôture.

— Par respect pour les morts il vaut mieux éviter le bruit! dis-je.

— D'accord! approuva David Dare. Vous avez toutes les délicatesses, François. Mais, maintenant, au boulot!

Ah! je souffre d'avoir à écrire ces termes triviaux!

J'interrogeai, doucement, dans un murmure :

— Voulez-vous l'indiquer, Dare, ce... boulot?

— Parbleu! Venez, mon vieux?

Et je me mis à le suivre...

Seigneur! où pouvait-il donc se rendre?

Que prétendait-il découvrir, dans ce royaume des morts?

Il s'arrêta, soudain...

— Les morts ont droit à notre respect, murmura-t-il. Evidemment, François! Mais les vivants ont droit, eux, à notre pitié? Vous en êtes bien convaincu, mon vieux?

Il n'attendit pas ma réponse! Il acheva :

— Mais oui! C'est sûr!... Et je suis idiot de me forger de tels scrupules! Morbleu! C'est une femme que je veux sauver!. . Une femme et... et un homme!

Il se tourna vers moi d'un mouvement si violent que je me reculais d'un pas.

— Eh bien? questionnait-il. Qu'est-ce que vous attendez? A la pelle, tonnerre! A la pelle!

Il semblait démoniaque...

Ce fut avec une sorte de fureur sacrée qu'il se saisit lui-même de sa pelle, et que, se hâtant, à grands coups, il se mit à creuser le sol!

Dans quel but, cependant, commençait-il

ce trou, que je n'osais pas appeler une tombe — et que je croyais bien, pourtant, en être une ?

Il n'avait pas la prétention d'enterrer ici le cadavre qu'il estimait être un mort « en trop » ?

J'interrogeai :

— Ah ça, Dare, que faites-vous ?

— Dame ! je creuse...

— Je le vois bien ! Mais pourquoi creuser ici ?

— Vous ne savez pas ce qu'il y a ici, François ?

— Dieu non !

— Je vous l'ai dit, pourtant ! Il y a des morts en moins.

— Des morts en moins ?

— Certainement. Peut-être deux... peut-être trois !... Je ne sais pas combien. C'est la fosse commune, ici, François...

— Miséricorde ! La fosse commune !

Je me sentais pâlir...

L'outil de David Dare venait de heurter un cercueil !

Ah ! je puis vivre cent années, comme l'on dit, que je n'arriverai pas, je crois, à chasser de mes oreilles ce bruit là, cette résonance sonore, atroce, épouvantable...

Mais surtout, surtout, je n'oublierai pas le rire hideux, infernal, qui, dans le même temps, secouait mon compagnon :

— Parbleu ! murmurait-il. J'en étais sûr !

Je râlais déjà :

— Vous étiez sûr de quoi, Dare ?

— Eh bien ! de ce que nous trouvons !

— Mais... voyons ? Nous trouvons un cercueil ?

— Parbleu ! Un cercueil, en effet ! Voulez-vous, même, m'aider à le dégager tout à fait ?

Eh bien ! je me suis prêté à cette atroce besogne !

David Dare, lui, était d'un calme impressionnant. Une fois le cercueil tiré de la fosse — c'était lui qui l'en avait sorti — il se remettait à rire :

— Pas même besoin d'ouvrir ! faisait-il. Pesez-moi cette caisse, François ? Hein ? Qu'en dites-vous ? Vide, n'est-ce pas ? Il y a donc bien un mort « en moins »... comme je vous le disais, mon garçon !

J'aurais voulu crier, pleurer, hurler, donner à mes nerfs trop tendus, la détente qu'il leur fallait impérieusement !

C'était véritable que ce cercueil était vide !

Si d'ailleurs, il ne l'avait pas été, aurait-il résonné sous le fer de la bêche comme il l'avait fait ?

Mais je ne devais pas avoir le temps, ni de réfléchir, ni de tenter de questionner encore mon incompréhensible compagnon !

— Un mort en moins ! faisait-il. Voilà qui est déjà bien. Mais il était vraiment petit, ce mort... à en juger par son cercueil ? Poursuivons, François ! Allons-y !... Il doit y en avoir au moins un autre...

Et de nouveau je me sentais devenir fou !

Pourquoi ce cercueil, David Dare était-il venu le déterrer ?

Pourquoi, le jugeant petit, devinait-il qu'à ses côtés un autre cercueil vide avait dû prendre place ?

Je ne dissimulerai nullement que j'ai, à partir de cette minute, agi à la façon d'un automate !

David Dare de nouveau creusait la terre. Je l'imitais...

Quand, tout à côté, second d'une rangée interminable, nous exhumâmes un nouveau cercueil vide, ce fut d'une façon machinale que j'aidai à le sortir du trou sinistre. Et ce fut encore d'une manière mécanique, irréfléchie, que ma mémoire enregistra la déclaration de mon patron :

— Trop gros, celui-là ! disait-il. Un homme sûrement corpulent, ce mort « en moins ». Bon ! Nous n'avons qu'à poursuivre, François !... Il nous faut un mort « en moins » qui soit grand et mince... Vous êtes bien de cet avis, je pense ?

Je n'avais aucun avis, je viens de le confesser...

Mais, quelques instants plus tard, comme nous déterrions une troisième bière vide, il me fallut bien comprendre que tout cela était réel...

— Parfait ! déclarait David Dare. La taille exacte, ma parole ! Cette fois, ça y est !

Et je sentis, soudain, qu'il posait sa main sur mon bras :

— François, me demandait-il, vous savez ce que nous venons de découvrir, enfin ?

— Parbleu ! fis-je. Le cercueil d'un troisième mort « en moins » n'est-ce pas ?

Or, je ne m'attendais guère à la réponse que me fit mon patron.

— Allons ! allons ! bougonna-t-il. Qu'est-ce que c'est que cette ânerie ?

Et il détacha :

— Réfléchissez avant de parler, François ! Voyons ! je viens tout juste de vous dire que la taille correspondait ?... Non, celui-ci ce n'est pas le cercueil d'un mort en moins... C'est celui du mort « en trop », au contraire !

Il me gratifia d'une tape amicale. Et il se remit à rire !

CHAPITRE VIII

Que s'est-il ensuite passé dans l'ombre sinistre de ce petit cimetière de Nay ?

Je serais presqu'en peine de le dire !

J'ai souvenir, en somme, que nous fîmes, à partir de ce moment là, exactement le contraire de ce que nous avions fait jus-

qu'alors. Nous avions déterré des cercueils vides, nous les réenterrâmes. Nous étions venus dans ce cimetière en escaladant la clôture, nous escaladâmes à nouveau cette clôture pour sortir de ce cimetière...

Je ne suis sûr de rien, en tous cas, jusqu'au moment où j'eus le sentiment net que je me trouvais sur la route, marchant en direction de Nay.

— David Dare? appelai-je.

— François?

— Veuillez me répondre... Où croyez-vous que soient les morts en « moins »?

Je pensais, ainsi, en abordant l'énigme de biais, le contraindre à parler franchement...

Il fit :

— Où ils sont? Hé! comment voulez-vous que je le sache? Ils ont dû courir, filer, depuis le temps!

Et grossièrement il acheva :

— Je m'en contre fiche, d'ailleurs!

Puis, après un temps de réflexion silencieuse :

— Les gendarmes les arrêteront bien, je pense?

Comment, pourtant, croire que David Dare avait son bon sens quand il accusait des morts d'avoir « filé » et quand il parlait de les faire arrêter par les gendarmes?

Je me forçais au calme et j'interrogeais, dissimulant mon sentiment de réprobation pour une plaisanterie dépourvue de tout tact :

— Pourquoi auraient-ils filé, Dare?

— Parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement, pardi!

— Vraiment?... Vous croyez? Expliquez-moi donc cela?

Mais David Dare se refusa à me donner justement le moindre commentaire à ce qui me semblait être une ignoble moquerie.

Il était, à vrai dire, retombé dans un de ces silences qui lui sont familiers alors qu'il étudie une affaire.

Je repris, au bout d'un instant, et comme nous venions d'atteindre le pont du Gave :

— Et Jean Mérion? Vous ne l'oubliez pas, avec tous ces morts en trop ou en moins?

— Jean Mérion, celui-là, si jamais je le voyais devant moi, je lui apprendrais comment je me nomme, je vous jure! Et il ne l'oublierait pas de sitôt, François! Ah! la crapule!

Il semblait très en colère. Mais, vite, il se calma :

— Dites donc, avec cela, mon vieux, il est tout près de deux heures du matin!... Et nous avons réunion à huit heures, vous savez? Alors...

— Alors, quoi, David Dare?

— Alors je vous propose d'aller au « pieu », ma vieille!

Nous fûmes donc ...« au pieu »!

David Dare, pendant que je dînais, avait passé à l'un des hôtels de Nay. Deux chambres nous y avaient été réservées. Je ne sais si le lit de David Dare fut à son goût. Je puis, en revanche, prétendre que je me débattis sur le mien comme doit se débattre un damné sur la couche infernale qui lui est donnée dans l'au-delà!

Je rêvais de choses abominables...

A huit heures du matin, néanmoins, ponctuellement, exactement, je rejoignais chez Mme Mérion, David Dare qui m'y avait devancé.

Et tout de suite, dès les premiers pas que je fis dans le tragique studio, je me sentis de nouveau saisi par la ronde infernale des aventures stupéfiantes :

David Dare, tout d'abord, n'était pas seul...

Assis, étalé plutôt, dans un fauteuil, une cigarette aux doigts, il pérorait, le malheureux, pour le profit d'un auditoire que j'eus vite reconnu.

Il y avait là, tout d'abord, Mme Mérion, accablée...

Il y avait là, enfin, les mêmes autorités qui nous avaient accueillis à la gare, la veille : M. Semblable, Maître Mauphin, notre confrère de Pau, enfin, M. Peyrade..

Et personne ne bougeait, je le jure!

— Je résume les faits! annonçait Dare. Tout d'abord, n'est-ce pas, nous savons, de source certaine, que M. Jean Mérion a disparu... Voilà qui n'est pas douteux!... Nous savons, ensuite, qu'un corps écrasé, aplati, méconnaissable, a été retrouvé chez lui, et enfin qu'au cimetière, cette nuit même, j'ai découvert trois cercueils vides...

Il continua après un bref silence :

— Qu'il y ait un rapprochement à faire entre la disparition de M. Mérion, la trouvaille d'un cadavre chez lui et la découverte de trois cercueils vides, cela saute aux yeux! De tels faits, à ce point étranges, inattendus, mystérieux, ne se produisent pas dans une paisible cité comme Nay, au même moment, par le seul jeu d'une coïncidence quelconque... Mais comment préciser le lien unissant ces drames différents?

David Dare s'interrompit pour allumer sa cigarette, puis, de son ton doctoral toujours, poursuivit :

— J'ai baptisé le cadavre trouvé ici-même de « mort en trop » parce que je me refuse à voir en lui le corps de Jean Mérion... J'ai surnommé morts « en moins » les cadavres qui manquent, qui sont réellement « en moins » dans les cercueils du cimetière... Bien! Voulez-vous me permettre maintenant de vous expliquer comment, selon moi, ce mort « en trop » se trouve ici et ces morts « en moins » ne se trouvent pas là-bas?

On eût entendu un ver de terre ramper, tant nous étions tous attentifs!

— Messieurs, continua David Dare, je crois, que tout ceci est assez simple... Voici... Jean Mérion, pour une raison ou pour une autre, veut disparaître... Parfait! Cela n'est assurément pas difficile? Passer à travers champs, gagner à pieds une gare où il demeurera inaperçu dans la foule des voyageurs, c'est à la portée de tout le monde... Mais Jean Mérion se doute qu'on le recherchera... et c'est ce qu'il veut éviter!... Voyez-vous, messieurs, une façon de faire plus définitive que de donner à croire à sa mort?

Il nous laissa quelques secondes de réflexion et reprit :

— Jean Mérion veut donc qu'on le suppose mort! Comment s'y prend-il? La nuit venue, il gagne le cimetière, et, là, creusant la fosse commune, déterre un cadavre... le cadavre qu'il fera passer pour le sien!... Vous me comprenez, Messieurs?

Nous le comprenions évidemment! Nous croyait-il si sots?

— Messieurs, poursuivait David Dare, le cadavre que Jean Mérion destine à passer pour son propre cadavre doit, selon toute évidence, satisfaire à certaines conditions nécessaires... Il lui faut, par exemple, être d'une taille sensiblement égale à la sienne... Il ne devra pas davantage être ou plus ou moins corpulent que lui... Et voici ce qui explique les morts « en moins »... Les deux premiers corps que Mérion déterre ne sauraient faire l'affaire... Il les écarte donc, et, tout simplement, il va les jeter dans le Gave voisin... où ils filent au gré du courant — j'ai, d'ailleurs, donné avis aux gendarmeries d'avoir à faire des recherches et de tâcher de les arrêter au passage... — Quant au mort « en trop », vous devinez que c'est le corps du troisième exhumé, corps que Jean Mérion fait passer sous le rouleau pour le rendre méconnaissable, et qu'il rapporte chez lui, très facilement, en se servant de ses clés, corps que l'on croira être le sien... parce que personne ne comprendra que ce corps a été écrasé « après » sa mort — ce qui explique l'absence de sang — et parce que personne ne s'avisera qu'un mort ainsi écrasé n'a pas pu revenir tout seul à son domicile!

Certes, l'explication que mon patron nous fournissait du drame était irréfutable! Certes, elle ne laissait dans l'ombre aucun des points effarants de cette enquête!

Je fus donc, quant à moi, transporté d'enthousiasme.

Je le fus à un tel degré que, délaissant, pour une fois, mes habitudes de réserve, je ne pus me retenir de crier :

— Bravo!

Seulement, nul de ceux qui se trouvaient à mes côtés ne fit écho à mon cri d'admiration!

— Bien! Très bien! grommelait le détective Peyrade. Mais tout cela ce sont des suppositions? Il n'y a aucune preuve, monsieur Dare, à l'appui de vos déclarations, hein?

Et voilà qu'à l'instant même, et Peyrade venait à peine de se taire, un nouvel incident tragique se produisait!

Tout comme si quelque ressort puissant l'avait projetée hors de son fauteuil, Madame Mérion se dressait:

— Alors, demandait-elle, selon vous, Jean est parti?

— Certainement!

— Il m'a donc quittée, abandonnée volontairement? C'est cela que vous soutenez?...

— Hum! toussa mon patron qui avait quelque peu pâli. Je crois que sur ce point...

— Eh bien! vous en avez menti! clamait Mme Mérion.

Elle parut à bout de souffle... mais continua :

— Vous saurez que mon mari et moi nous nous aimions! Vous saurez que jamais, — vous entendez? Jamais! — je ne croirais que Jean ait pu disparaître ainsi! Jamais!

Et nous étions tous là, un peu tremblants d'émotion, quand soudain, une voix se fit entendre, timide, respectueuse, et qui disait:

— Pardon! excuse! C'est rapport aux recherches qui viennent d'être couronnées de succès.. vu que les deux morts fugitifs, qui, censément, couraient avec le Gave, on vient de les arrêter!

Et le brave gendarme qui nous faisait cette déclaration saluait militairement...

CHAPITRE IX

Le silence que nous observions tous, et qui témoignait si bien de notre commune agitation, ne dura cependant pas longtemps.

Maître Mauphin, très calme en apparence, prît la parole :

— Je crois, dit-il, qu'il y a quelque chose qui s'impose, en tous cas...

Et, comme nous le considérions, désormais, il continua :

— Il serait convenable que Mme Mérion veuille bien se retirer... Sa présence est pénible!... Nous sommes tous gênés pour discuter!... Bref...

David Dare lui coupa la parole :

— Bravo! fit-il, avec son sans gêne habituel. Voilà qui est bien parlé!... Petite madame, fichez le camp!

Il se frottait les mains cependant ou'il ajoutait négligemment aurait-on cru :

— Et ne pleurez pas trop, hein? On ne pleure pas un mari qui vous plaque, que diable! C'est manquer de dignité!

Ah! l'abominable garçon!

J'ai encore en mémoire, vraiment, le regard de haine et de mépris que lui décocha Mme Mérion!

Mais elle ne répliquait pas, cependant.

Elle se leva, très droite, très digne surtout, elle traversa le studio, elle sortit.

Mais alors, tout de suite, nos expressions, à nous tous, changèrent!

— C'est une fugue, parbleu! jurait David Dare.

— Cette femme connaît le coupable! jurait Maître Mauphin.

— Aucun doute! hurlait M. Semblable : c'est Jean Mérion qui a fait le coup!

M. Peyrade proposait, nettement affirmatif :

— C'est elle, oui, elle, cette petite garce-là, qui a zigouillé son époux!

Et je m'entendis, moi, répéter :

— Mais laissez donc parler Dare!

Car, de toutes les affirmations que j'écoutais aucune ne me satisfaisait complètement.

Eh bien! je fus tout de suite assuré que je n'attendrais guère avant de connaître les ultimes conclusions de mon patron.

— Pardon! fit-il, de l'air d'un pion qui réprimande des élèves indociles, un peu de silence, s.v.p.!... Peyrade, collègue, pourquoi dites-vous que c'est la petite Mérion qui a fait le coup? Hein? Qu'est-ce que vous entendez par là?

Le « collègue » n'hésita pas une seconde :

— Je le dis parce que c'est clair! affirma-t-il. La petite est une sainte Nitouche. A l'instant où on accuse son époux d'avoir filé, elle le défend mordicus... Bon! Une attitude pareille c'est invraisemblable! Ou ça cache quelque chose!... Elle doit avoir un amant cette gosse-là... Alors le mari était de trop... Partez de là et tout devient clair : on zigouille le mari... on cache son corps, qui serait trop révélateur, et, avec l'aide de l'amant on monte toute la combine du faux cadavre écrasé... Dame! on espère bien que la police n'y verra que du feu? Et, naturellement, vous voyez la suite? La dame, au bout de quelque temps, admet la fugue... Alors elle voue son mari aux enfers, demande le divorce, l'obtient... et convole avec l'amant! Passez muscade! Le tour est joué! — Oh! c'est clair, je crois?

Ma foi! j'opinais de la tête...

Seulement, dans le même temps où je me trouvais convaincu, David Dare interrogeait sur un ton de persiflage évident :

— Vous avez des preuves, Peyrade?

— Evidemment, non!

— Alors, conclut David Dare, l'hypothèse de la culpabilité de Mme Mérion est aussi plausible que l'hypothèse de la fugue de l'époux! Rien qui la prouve, rien qui l'infirme!...

Et il scanda, ironique toujours :

— Une!... deux!... trois!... Revenez muscade!... comme vous dites, Peyrade!

Ce qui fit que j'opinais de nouveau de la tête!

— Vous, Maître Mauphin, poursuivit David Dare, dont la voix paraissait désormais tout à fait sarcastique, vous soutenez que Mme Mérion « doit connaître le coupable »? Hum? Vous avez une preuve à l'appui? Non? Alors c'est seulement une impression, un sentiment personnel? Eh bien! je suis fâché de vous le dire, mais les sentiments personnels, dans une affaire pareille, cela vaut autant qu'un pois chiche, qu'un grain de moutarde, ou...

Il s'était mis à rire et continuait, railleur:

Je n'insiste pas!

— A peu près autant à dire de votre conviction, hein, Semblable? Vous accusez le mari, Jean Mérion, d'avoir fait le « coup »... Bien! Mais les preuves? Néant!... Alors!

Il eut un geste qui balayait de l'espace l'hypothèse saugrenue — et je dus, moi, me retenir pour ne pas hocher de la tête, approbativement, une fois de plus!

Je vis Dare sourire. Et puis il entr'ouvrit les lèvres et je commençais de guetter, passionnément, les paroles qu'il allait faire entendre.

Il débuta ainsi :

— Messieurs, je me résume : nous sommes en face, n'est-ce pas, d'une série de « possibilités » dont chacune est vraisemblable, mais dont aucune n'est possible à transformer en certitude... Bien! Il me semble que cela dicte notre conduite? Qu'en pensez-vous?

Je crois que personne, justement, n'en pensait rien!

David Dare, lui, toujours calme, continua:

— Nous n'avons, tous, parbleu, qu'à nous mettre à la recherche des preuves qui nous manquent. Voilà!

Et j'allais crier de colère, en entendant cette véritable La Palissade quand mon patron termina d'une phrase qui, je dois le dire, m'émut un peu :

— En ce qui me concerne, messieurs, déclarait David Dare, je me mets immédiatement au travail. Mais je dois reconnaître que je suis avantagé par rapport à vous... J'ai François Marin avec moi! Je ne suis pas seul!

Il salua et m'invita du geste à sortir du studio :

— Vous venez, mon vieux?

Naturellement je l'accompagnai.

J'étais héberlué...

Je courus sur les talons de mon patron.

— David Dare, dis-je, vous avez une idée?

Il me considéra avec stupeur, puis :

— Mais, fichtre oui ! j'ai une idée ! Deux, même !

— Allons donc ? Lesquelles ?

— Eh bien, qu'il ne doit pas être loin de midi — et qu'à l'Hôtel, ce matin, cela sentait la garbure...

— Mais, Dare, ces preuves qu'il faut trouver ?...

— Eh bien ?

— Où les chercher ? Comment les obtenir ? A qui les demander, Seigneur ?

— Hé ! François, pas si vite ! Il faut les chercher ou elles sont. Et les obtenir par un bon moyen. Et les demander à qui peut les constater...

— Mais qui ? qui ?

— Vous, François ! Certainement vous !

— Moi ! Moi !

J'étais ahuri une fois de plus !

David Dare mesura peut-être mon trouble car il passa son bras sous le mien, affectueusement, et s'empressa d'ajouter :

— Mon petit François, ne vous frappez pas ! Aucune raison de perdre l'esprit, je vous l'affirme... Mais réfléchissez, par exemple... et comprenez-moi à demi mot...

Il prit un temps, puis il professa :

— Les idées se tirent par les cheveux... Voilà ! C'est connu ! Mais les preuves...

— Les preuves ? haletai-je.

— Les preuves se tirent des pieds ! Sans jeu de mots !

Il fit un geste, qui m'imposait silence, et me conseilla :

— Songez à cela, François ! Songez-y sans trêve ! Songez-y en dégustant la garbure qui nous attend dans nos assiettes ! Songez-y... pour l'amour de moi ! Les preuves se tirent des pieds !

Et puis il lacha mon bras, et, d'une poussée, m'obligea à pénétrer dans la salle à manger de l'hôtel.

CHAPITRE X

Nous déjeunâmes en silence. En silence encore nous absorbâmes un ersatz de café, qui était véritablement extraordinairement mauvais et que l'absence de sucre ne bonifiait aucunement !

Et puis, brusquement, devant moi, je vis mon patron se lever, jeter sa serviette, et je l'entendis m'interpeller :

— François ? Vous me permettez d'aller réfléchir ?

— Mais...

— Je vais donc méditer un peu !... Donnez-moi quelques instants François ? Prenez une liqueur et fumez un cigare... Je vous rejoins dès que j'ai l'esprit clair...

Il partit.

Resté seul, devant mon assiette désormais vide, agacé par une mouche qui s'obstinait à se poser sur mon front et que je chassais d'un mouvement machinal, je me demandais :

— Il peut dire, évidemment, qu'il croit à une fugue, quand, en réalité, il a la certitude d'un assassinat. Mais, dans ce cas, il sait ou croit savoir qui est l'assassin ?

Et j'en arrivais ainsi à me poser la fastidieuse question que l'on devine :

— Qui ?... Qui ?...

Mais je ne savais quoi me répondre !

De guerre las, je cessai le combat et quittant la salle à manger je passai sous la tonnelle, qui constituait les « bosquets » dont s'enorgueillissait l'établissement.

J'appelai la servante :

— Un cigare, mademoiselle, je vous prie ?

— Oh ! monsieur ! Il n'y a pas même de tabac, à Nay !

— Tant pis ! — Une liqueur, en tous cas ?

— Une liqueur ? Mais ce n'est pas permis, aujourd'hui, monsieur !

— Zut ! Un café, alors ?

— On n'en sert plus, monsieur, après trois heures...

J'obtins, avec difficulté, un tilleul...

Fût-ce, alors, la dépression nerveuse, résultat médical de cette tisane par trop calmante, mais je sentis monter en moi une sorte de découragement affreusement pénible !

David Dare m'avait annoncé un danger.

Il n'était pas menteur. Il n'aimait pas, d'ordinaire, passer à autrui les aventures périlleuses.

Quelle raison cachée l'avait donc conduit à exposer ma vie, quel motif l'avait incité à me l'avouer ?

Or, je ne m'étais pas posé cette question, et je venais, tout juste, d'achever ma troisième tasse de tilleul quand mes yeux tombèrent sur la pendule ornant la façade de l'hôtel.

Quoi ! il était plus de quatre heures ?

Ah ! ça ! que faisait donc David Dare ?

Je fus debout en une seconde.

— En avant ! me dis-je. S'il y a machination contre moi, il s'agit de la découvrir !

Et, sur la pointe des pieds, traversant le jardinet, d'abord, franchissant le vestibule de l'hôtel ensuite, escaladant, enfin, l'escalier, dont les marches grinçaient désagréablement, je me dirigeai vers la chambre de mon patron.

Eh bien ! mes précautions étaient inutiles !

Je n'avais pas atteint le palier du premier étage qu'un ronflement sonore me parvenait aux oreilles, un ronflement qu'il m'était impossible de confondre avec aucun autre, tant il était caractéristique !

— Tonnerre ! me dis-je, c'est lui, qui dort ?

Je tournai doucement la poignée de la porte.

Oh ! David Dare dormait, en effet ! Et de quelle manière !

Alors, ma foi, j'avoue que l'énervement s'empara de moi et que je cessai de contrôler mes actes...

J'appelai d'une voix furieuse :

— Dare ?... Eh bien, Dare ?

Il ouvrit les yeux et me considéra, l'air ahuri...

— Les preuves ? dis-je encore. Hein ?... Les preuves ?

— Ah ! ce que je roupillais ! balbutia-t-il. C'est idiot de m'avoir réveillé !

Mais je le secouais déjà par le bras :

— Dare ! vous n'avez pas le droit de dormir !... Pensez à l'enquête !

— Eh ! Je ne fais que ça !

— En dormant, alors ?

— Tout juste ! Et je n'aurai pas fini avant minuit !

Alors, furieux, je sortis !

Discute-t-on avec un être aussi veule ?

Et ne m'avait-il pas fait entendre qu'à minuit seulement mes services seraient requis ?

Je me dirigeai vers ma propre chambre. J'y tournai sur place pendant la fin de l'après-midi. Moi aussi j'aurais aimé à dormir, mais l'anxiété me tenait éveillé.

A six heures, seulement, alors que je renonçais, précisément, à prendre un peu de repos, je sentis une douce somnolence s'emparer de moi.

Une secousse brutale, risquant de me désarticuler l'épaule, me fit soudain reprendre conscience. J'entendis une voix moqueuse m'ordonner :

— Allons ! Debout, marmotte !

Et, me frottant les yeux encore, je murmurai :

— C'est vous, Dare ?

— Apparemment !

— Quelle heure est-il donc ?

— A peu près vingt-trois heures un quart..

— Comment ? Mais ... le dîner ?

— Histoire ancienne !

— Hein ? Vous ne m'avez pas appelé ?

— Non, bien sûr !

— Pourquoi ? bien sûr !

— Les blessures au ventre sont moins dangereuses à jeun !

— Ah ça ! mais...

— Levez-vous donc, grande flemme !

Je ne suis pas une « grande flemme ». Jamais qualificatif n'a moins été mérité que celui qui m'était injustement attribué. Mais je sautai sur mes pieds.

— Dare, allez-vous m'expliquer...

Il commença :

— Mon petit François, voilà toute l'affaire. N'est-ce pas, ce Peyrade, le policier de Pau, ne vous va pas à la cheville comme habileté... Vous en convenez ?

Je souris et j'interrogeai :

— Ensuite ?

— C'est à peu près tout. Ah ! si !... Moi, n'est-ce pas, je ne suis pas aussi agile que vous ? C'est d'accord ?

Je souris encore et de nouveau interrogeai :

— Alors ?

— Alors où le policier de Pau n'a vu que « pouic », vous, vous François, vous pouvez déguster quelque chose de merveilleux... Non ! Ne niez pas !

— Mais, je ne nie rien !

— Parfait ! Là-dessus, étant plus agile que moi, vous pouvez tenter ce que je raterai sûrement...

— Mais quoi ?

— Entrer dans le studio Mérion par la fenêtre de la tourelle. Dame ! bien sûr, vous risquez de tomber sur la tête et de vous fendre le crâne... Mais ça, ça vous est égal, hein ?

Dix minutes plus tard, au pied de cette tourelle dont la fenêtre béait à deux mètres au-dessus de ma tête, je recevais les instructions dernières de mon terrible patron :

—Voilà la poudre à empreinte, me déclarait-il, en me passant un petit flacon. Et voici un pinceau pour vous en servir... Ah ! ma lampe électrique !... Ne la cassez pas, François ? Et prenez-moi les empreintes digitales du mort-galette...

Je glissai dans mes poches, au fur et à mesure que Dare me le passait, tout ce matériel...

Mais, ce faisant, j'avais l'impression de rêver toujours !

Quoi ! j'allais me livrer à cette périlleuse recherche ?

Et si je m'y refusais, après tout ?

Mais il me commanda:

— Maintenant, attention ! Je me penche, je vous offre mon dos comme piédestal... et vous grimpez ! Allons-y

Et j'allai !

Au rebord de la fenêtre, sans la moindre peine, je réussis à m'agripper.

— Ça va ? interrogeait David Dare dans un murmure.

— Oui ! Seulement...

— Allez donc ! clampin ! Et n'oubliez pas, surtout, mes paroles ?

— Quelles paroles ?

— Les preuves se tirent des pieds... sans jeu de mots !

— Les preuves se tirent...

— Sautez ! nom d'un têtard ! Sautez !

Et je sautai dans le studio...

Ah ! l'abominable minute !

Mais la suivante fut plus abominable encore !

Parce qu'une voix m'accueillit! Une voix qui disait :

— Comment! c'est vous, monsieur?

Ah çà! à défaut de moi, qui attendait-on donc?

CHAPITRE XI

La tête me tournait un peu.

J'avais, bien entendu, reconnu la personne qui m'interpellait. C'était Mme Mérion. Encore que je fus chez elle, c'était bien le personnage que je m'étais le moins attendu à rencontrer!

Comment pouvait-elle se trouver, en pleine nuit, à deux pas d'un cadavre dont la présence suffisait à me troubler, moi?

Je balbutiai :

— Bonsoir, madame!

Car je ne voulais pas me compromettre...

Mais Mme Mérion me parut fort calme.

Et rien, surtout, ne la disait en colère...

— Bonsoir madame! dis-je de nouveau. Ce n'est pas moi que vous attendiez?

— Allons donc! je n'attendais personne! Qu'allez-vous imaginer?

J'avais parlé au hasard, disant n'importe quelle phrase. Pourquoi eus-je la sensation que la réponse qui m'était faite l'était avec une extrême nervosité?

Je répliquai :

— Vous n'attendiez personne... bien entendu! Cela va de soi!... C'est par hasard que vous êtes venue dans cette pièce... Je le conçois bien!

Elle fit un pas vers moi, et les bras croisés sur sa jeune et ferme poitrine, me toisa littéralement :

— Et vous? interrogeait-elle. Pourquoi êtes-vous ici?

Sur quoi je me sentis au comble de l'embarras!

Que répondre?

Je me jetai à l'eau, comme l'on dit, dans l'espoir d'éviter de me noyer :

— Ma foi, petite madame, voici la raison de ma présence... Hum! hum!... La police... la police officielle... hum! prétend qu'il n'y a pas d'empreinte sur... sur... hum!

J'hésitais à achever : « sur le cadavre »!

Mais Mme Mérion, elle, ne s'embarrassait pas de nuances :

— Ah! fit-elle, vous venez chercher les empreintes sur le mort?

— C'est-à-dire...

— Moi, voyez-vous, M. François, quand j'ai entendu du bruit dans la pièce, j'ai tout de suite pensé, que c'était votre patron... Eh bien! je vous laisse à votre besogne!

Mme Mérion, tourna sur ses talons, s'éloigna.

Je la suivis machinalement des yeux. Elle traversait le studio, se dirigeait vers la porte communiquant avec le hall d'entrée de la maison.

— Zut! grommelai-je, quand je raconterai cela à Dare...

Mais il fallait remettre à plus tard un tel récit.

Je revins donc sur mes pas, je me dirigeai vers le sinistre paravent qui masquait le corps que je devais examiner.

Ah! je ne veux pas, ici, risquer d'émouvoir mes lectrices, en leur contant par le menu ce que je fis, alors.

Je dirai donc, tout simplement, que, maîtrisant les élans de ma sensibilité, j'effectuai de mon mieux les vérifications ordinaires qui s'imposent pour relever sur un cadavre humain des empreintes digitales.

Mais je ne trouvai rien du tout!

— Bon! me dis-je, en me relevant: David Dare s'est trompé! Voilà tout!...

Et j'allais faire demi-tour, rejoindre mon patron quand, soudain, ma pensée me rappela les dernières paroles qu'il m'avait adressées.

— N'oubliez pas, m'avait recommandé David Dare, que les preuves « se tirent » des pieds!

Des preuves qui se « tirent » des pieds!

Qu'est-ce que cela voulait dire?

Le lieu était, sans contestation possible, mal choisi pour y tenter une étude grammaticale...

Mais je ne pus m'empêcher de songer :

— C'est qu'après tout cette phrase, qui ne signifie rien, a, tout de même, deux sens possibles!

Or de ces deux sens, lequel convenait-il d'adopter?

Fallait-il entendre l'avis de mon patron suivant sa signification argotique et croire que les preuves « se tiraient des pieds », c'est-à-dire disparaissaient »?... ou encore devais-je croire que les preuves désirées se « tiraient des pieds » c'est-à-dire « s'extrayaient » des pieds?

Mais qui a jamais « extrait » des preuves de pauvres pieds ?

Je ne mis, on le pense bien, que quelques secondes, à peine, à me faire de telles réflexions. Bien plus rapidement que je ne puis l'écrire, la vérité, soudain, me sauta aux yeux!

Je crois que je me mis à parler tout haut :

— Quand l'immonde coupable a traîné jusqu'ici le pauvre mort, dont il avait volé le corps au cimetière, par où devait-il, logiquement, le tenir? — Par les pieds!... On tient un cadavre par les pieds, quand on le traîne sur le sol! Bien! Bien! Mais, alors, c'est bien en examinant ses pieds que je dois trouver les empreintes digitales du coupable?

Et, tout de suite j'inspectais les pieds du mort...

Alors, en une seconde, je sus que ma perspicacité devait être récompensée!

Ils étaient, les pieds du cadavre, chaussés quasi luxueusement de deux petits souliers, forme Richelieu...

Et de badigeonner de poudre ces chaussures.

Eh bien! il n'était pas besoin, alors, de chercher longuement! Sur ces souliers du mort les empreintes, en effet, étaient nombreuses. Des empreintes si bien marquées, si claires, si faciles à identifier, qu'immédiatement je prenais ma décision :

— J'emporte un soulier sur deux! Ainsi, dans trois minutes, Dare saura à quoi s'en tenir!...

Et, franchement, je fis en sorte que le délai que je prévoyais ne fut pas dépassé!

Quelques secondes plus tard j'étais assis sur le rebord de la croisée et, prêt à sauter hors de la maison, j'appelai doucement, ne me souciant pas d'éveiller personne du voisinage :

— Dare? Dare?... Eh?

Mais personne ne me répondit!

On pense vite en de pareils instants!

Quand l'angoisse, l'inquiétude s'éveillent dans le cœur sensible d'un homme affectueusement attaché à son compagnon — et c'était bien mon cas! — l'imagination invente avec une effarante promptitude les pires possibilités.

J'étais encore cramponné à la fenêtre que, déjà, je croyais distinguer le cadavre de David Dare, gisant à quelques pas, tout baigné dans son sang!

Mais je n'avais pas à hésiter sur la conduite à tenir.

Je sautais à deux pas de la chose noire, opaque, que j'avais pris, de loin, pour le corps de mon cher patron.

Dieu merci! ce n'était rien de tel! Tout bonnement il s'agissait d'une sorte de tas de feuilles mortes...

— Bon! articulais-je. Mais, en ce cas, où est Dare? Et je jetais — on conçoit que c'était naturel? — des regards éperdus de tous les côtés...

De mon patron, aucune trace!

Mais, alors que j'interrogeais ainsi la route déserte, le jardin aussi, alors que mes yeux avides cherchaient de tous côtés celui qui n'était plus là, eh bien, à l'improviste, tout soudain, moi, oui! moi qui suis un homme policé, je poussai la plus virulente des exclamations de surprise, d'effroi, de fureur!

— Nom d'un chien! murmurai-je.

Et puis je retins mon souffle!

Car je voyais, en vérité, le plus inoui des spectacles!

Car je distinguais, quelque chose de fort inattendu, mais qui suffisait — je le compris tout de suite — à jeter une lumière aveuglante sur les mystères de la disparition de Jean Mérion...

CHAPITRE XII

Il faisait — si je l'ai déjà écrit, je le répète! — un transparent clair de lune.

Eh bien! dans cette laiteuse lumière, par hasard autant que par bonheur, je venais de voir, et je voyais encore, Mme Mérion, qui, sans soupçonner évidemment mon espionnage, se penchait à la fenêtre de sa chambre.

Mais, va-t-on penser, quoi d'étonnant à cela?

Une femme charmante, même quand elle éprouve une terrible angoisse, n'a-t-elle pas le droit de se tenir à sa fenêtre?

Si!... Mais Mme Mérion n'était nullement accoudée à la barre d'appui, à la façon d'une femme qui rêve!

Elle faisait des gestes, Mme Mérion!

Et quels gestes, Seigneur!

Quand une femme, d'un mouvement de sa main droite, paraît frapper l'air, à petits coups mesurés, cependant que sa main gauche, levée à la hauteur de son visage, montre son index posé sur ses lèvres, il n'y a pas moyen, n'est-il pas vrai, de garder la moindre illusion sur la recommandation qu'elle fait?

Une gravure, du délicieux dix-huitième siècle, a pour expressive légende cette phrase : « Parlez tout doux! Marchez tout bas! »

Ma parole, c'était excellemment ce qu'exprimait la mimique de la jeune femme!

Oui! à plus de deux heures du matin, visiblement anxieuse, Mme Mérion était venue sur son balcon, et transmettait cette prière, qui est la prière de toutes les amoureuses qui redoutent d'être surprises :

— Doucement! Ne parlez pas!... Ne faites pas de bruit!

Diable! On conçoit, que j'avais bien raison de sursauter?

Un tel geste, forcément, s'adresse à quelqu'un!

A qui donc Mme Mérion destinait-elle la recommandation affolée dont je saisissais l'expression?

Mais déjà, j'avais vu, compris!

Ah! ah! cette petite femme, que chacun, à Nay, donnait pour une vertu, recevait aux premières heures de l'aube des personnages dont elle avait souci de cacher la venue?

Eh! c'était intéressant!

Je m'efforçais, dès lors, de remplir au mieux mon rôle de témoin insoupçonné...

D'un pas en arrière je fis retraite. Un gros arbre était là. Ne suffisait-il pas de me tapir dans son ombre et de ne pas bouger, et de retenir jusqu'à mon souffle?

Car une curiosité, aussi dévorante que logique, me torturait! « Qui » était l'amant de Mme Mérion? « Qui » sans faire plus de bruit que je n'en avais fait, allait la rejoindre?

Seulement, dans le temps que je me posais la question, je devais m'assurer qu'il y avait infiniment de chances qu'elle ne comportât pour moi aucune réponse!

Je ne connaissais, en effet, aucune personne à Nay! Comment pourrais-je mettre un nom sur l'homme que j'allais voir, sans doute, s'avancer sur le gravier du jardin?

Le cœur battant je décidai :

— En tous cas, je prendrai son signalement... Avec un signalement, la police aura tôt fait de le reconnaître!

Et les minutes me semblèrent durer des heures, je le certifie!

Mme Mérion, maintenant, se tenait immobile. Elle avait cessé ses gestes. Mais, sûrement, le visiteur n'était pas parti...

Ah! c'est une chose abominable que de jouer ainsi, tout seul dans la nuit poétique, le rôle affreux, du policier!

L'homme m'apparut tout à coup.

Un garçon qui devait être jeune. Un homme fait, pourtant.

Et puis, à l'improviste, je le vis mieux, car le clair de lune lui baigna le visage :

Une barbe noire, taillée en pointe. Des lorgnons. Sur la tête il portait un de ces bérets basques qui sont de mode à Nay. Son vêtement était gris. Ses chaussures étaient, sûrement, à semelles de crêpe...

Mais ces détails suffiraient-ils à le faire retrouver?

Je cherchai Mme Mérion du regard.

Ah! elle avait quitté son balcon?

Et tout de suite, avec cette rapidité inexorable que les événements mettent, parfois, à s'accomplir, les faits se précipitaient!

J'entendis un craquement — le craquement d'une serrure. Puis ce fut le grincement d'une porte qui s'ouvre...

L'homme était debout sur le palier terminant les marches d'un court perron. Devant lui se dressa Mme Mérion :

— Ma chérie! commença-t-il.

Et j'entendis nettement la jeune femme riposter :

— Mais vous êtes fou!... fou à lier!

Et puis ils franchirent la porte et celle-ci retomba...

Allons! n'en savais-je pas assez?

Il y eut, derrière moi, à me toucher, comme un piétinement!

Et puis une grosse voix, assourdie, articula :

— Non! mais... ce culot! Hein?

Et je me retournai d'un bloc!

Et j'eus du mal à ne pas crier :

— Peyrade!

Car c'était lui qui venait de me rejoindre!

Ah! il ne paraissait pas troublé, lui!

Me prenant par le bras, m'entraînant, il ricanait :

— Dites donc, je n'avais pas visé juste, hé?... Ça ne va pas l'estomaquer votre illustre singe?... Vous l'avez vu comme moi, le gigolo de la dame?... Et ça devient clair, je crois?

Puis, comme je me taisais, effaré, Peyrade concluait:

— Va toujours, mon lascar! Profite de tes derniers instants! Je vais le cueillir à la sortie, cet oiseau-là!

Et ces dernières paroles me glaçaient d'un atroce émoi...

On allait l'arrêter, cet homme que je venais de voir s'avancer, tout palpitant, vers le rendez-vous d'amour!

— Hein? questionnait à mes côtés le détective Peyrade. Vous ne me répondez pas? Ça n'est pas du billard?

Mais Peyrade n'avait pas cessé de parler que, tragique, le drame, déjà, nous entraînait à nouveau dans son tourbillon!

Une porte qui s'ouvre, repoussée quasi violement...

Et la silhouette d'un homme qui recule, qui paraît fuir...

Et la voix d'une femme, qui ne mesure plus sa colère :

— Je vous interdis! Vous entendez? Je vous interdis...

Ah! tout cela se passe vite... si vite que Peyrade et moi — surpris tous les deux — nous voyons, nous entendons mal!

La porte s'est brusquement refermée.

L'homme, demeuré seul, a un geste de rage.

Je le vois qui hausse les épaules. Je le vois qui pivote sur ses talons, qui commence à descendre les marches, qui s'engage dans l'allée, en bordure de laquelle nous sommes cachés...

— Chut! me souffle Peyrade.

Et l'homme passe à nous toucher!

— Suivons-le! murmure Peyrade.

J'agis à la façon d'un automate.

Je me demande si cet assassin, qui est à cent mètres devant moi, je le méprise où je le plains?

Il a tué, tué pourtant, cet homme?

J'entends encore la voix de Peyrade. Il m'explique :

— On va le chiper, à nous deux!... Oh! il ne se défendra pas. Ça n'est pas un type dangereux!... C'est un docteur!

Il me dit un nom. Je ne l'entends pas. Je songe :

— C'est un médecin! On appelle un mé-

decin quand on a peur de mourir. Son métier c'est de sauver les gens... Et lui, lui, il a tué!

Non! je m'en rends compte, à cette minute : jamais je n'aurai l'impassible tranquillité d'un Peyrade — jamais!

Car il n'est pas ému, mon compagnon!

— Hardi! me dit-il. On se rapproche! Pas de potin, par exemple?... Et laissez-moi faire, hein?

Alors, nous pressons le pas...

Et je vois la main de Peyrade se poser sur son bras...

CHAPITRE XIII

— Hein?

L'homme s'était retourné, dans un sursaut!

Et puis, très vite, il partait d'un grand rire...

L'homme, ce docteur, devait être capable de sang-froid. Sous l'effet de la surprise il avait pu cesser de commander à ses réflexes, mais, rapidement, il se maîtrisait.

Son ton fut différent pour remarquer — très normalement :

— Ma parole! vous m'avez fait peur!

Puis il demanda :

— Vous désirez, Monsieur?

Peyrade ne répondit pas tout de suite.

A son tour il questionna :

— Ce que je veux? Vous ne vous en doutez pas?

— Mais...

— Vous savez qui je suis, je pense?

— Mon Dieu... non?

— Commissaire de la Sûreté!

— Ah? Ah!... alors?

— Alors... vous avez compris?

Le docteur, les épaules haussées, nia :

— Justement non! fit-il. Je ne comprends pas... pas du tout!... C'est bien à moi, à moi, le docteur Blake, que vous en avez?

— Allons! Allons! Pas de boniment!

Presque grossière, la riposte de Peyrade me fit mal. Elle marquait l'inutilité absolue de toute défense. Le Docteur pourtant ne modifia pas son attitude :

— Je ne sais pas ce que vous appelez des boniments, mon cher monsieur, fit-il, un peu railleur. Mais je sais qu'il commence à faire frais. Par conséquent, si vous voulez bien me dire ce qui me vaut l'honneur de vous entretenir?

— Vous ne le savez pas?

— Non, puisque je vous le demande!

— Admettons! — D'où venez-vous? Répondez?

— Soit! — Je viens de faire une visite...

— Parfait! — A qui?

— A une dame...

— Son nom?

— J'allais vous avertir que je désirais le taire...

— Ah! ah!... Discrétion d'honneur, je parie?

— Vous pariez à coup sûr!

— Ce qui fait que vous allez perdre, docteur!

— Perdre quoi?

— La partie! Vous sortez de chez Mme Mérion... Je vous ai vu entrer et repartir...

— Alors... ce doit être vrai! Mais, en quoi...

— Pas si vite! Vous la connaissez bien, Mme Mérion?

— Pourquoi le nierais-je?

— Vous savez que son mari a été assassiné?

— L'assassinat est-il donc prouvé?

— Ce n'est pas à vous de questionner! Répondez; qu'aviez-vous à lui dire, à Mme Hérion, à cette heure-ci?

— Mais... ce que je lui aurais dit à une autre heure!

— Possible! — Vous êtes son amant?

— Dites donc!

— Là! là! du calme!... Vous êtes son amant, oui ou non?

— Non.

— Ainsi, vous niez?

— Monsieur l'agent, je regrette, mais je ne sais pas jouer aux charades! De sorte que...

— Vous niez avoir tué Jean Mérion?

— Que?... quoi?... Vous dites? Vous osez dire?

Le docteur, jusqu'alors, avait gardé le plus souriant des flegmes. Mais, cette fois, il n'était plus en état de lutter!

Je le vis joindre les mains, les tordre d'un geste hagard! J'entendis le balbutiement de ses lèvres soudain à demi paralysées... Surtout, je vis le regard qui s'échappait de ses prunelles : un regard de bête traquée!

Et Peyrade, tout de suite, profitait de son avantage :

— Allons! faisait-il, du cran, quoi!

Puis il prit le tutoiement infâme qui est de mise avec un criminel convaincu de sa faute :

— Avoue donc, idiot! fit-il. Comme ça, je te ficherai la paix!... D'ailleurs je te le dis : tu es « fait »!

— Canaille! hurla le docteur.

Avant, ma parole! que j'ai pu faire un geste, avant, même, que Peyrade ait eu le temps de se mettre sur la défensive, il s'était jeté sur le policier, il l'avait saisi aux épaules, il le secouait de belle manière, tout en criant :

— Répétez! Répétez, seulement! Moi? Moi un assassin?

Mais de telles scènes sont, hélas, bien inutiles...

D'une passe de jiu-jitsu le Commissaire, déjà, s'était dégagé. J'entendis, dans le silence lourd de la nuit, le bruit sec, à deux reprises répété, d'un déclic...

Et je sus la vérité : les menottes, venaient de se refermer !

— La paix, hein ! commandait alors Peyrade. Et silence ?

Puis sur le ton des ordres auxquels on ne résiste pas :

— Marche !...

Je ne sais pas comment cela se fit : le docteur obéit !

Nous nous en allâmes, tous les trois, le captif marchant devant nous, Peyrade allumant une cigarette, moi luttant contre les palpitations de mon pauvre cœur...

Personne dans les rues. Un Nay désert, rigoureusement. Seulement un chien qui s'entêtait à aboyer, le long du canal, un « berger » du pays. Et cela était lugubre.

Peyrade, me souffla à l'oreille :

— Il va mûrir, pendant le chemin ! On le cueillera en arrivant à la gendarmerie...

Parbleu ! il triomphait, cet homme !

La gendarmerie, toutefois n'était pas loin. Nous y fûmes en cinq minutes.

Somnolent devant un téléphone, un brigadier s'effara, comme bien l'on pense, en voyant entrer notre groupe. Il commença de balbutier .

— Mais c'est... c'est le docteur Bla...

— Laissez-nous, gendarme ! coupa Peyrade.

Puis se tournant vers moi :

— Asseyez-vous, mon vieux ?

Et, regardant, enfin, le prisonnier,

— Alors, toi, tu parles ? Raconte à ta manière ? Hein ?... Tu l'as tué parce que sa femme te plaisait ? C'est ça ? Hein ?... C'était d'accord avec elle ? Hein ?... Hein ?...

Et je sentis, moi, moi qui suis cependant habitué à tous les drames de la police, la sueur me perler au front...

Le docteur Blake, lui, se redressa de nouveau. Qu'avait-il médité pendant notre venue ?

Il me parut animé d'une force de volonté peu commune, tandis qu'il articulait seulement :

— Vous êtes fou ! Radicalement fou !

Puis, négligemment il interrogea :

— En somme, vous m'accusez d'être l'amant de Mme Mérion ?

— Parbleu !

— Très bien ! C'est faux. Voilà. Je vous somme de noter au procès-verbal que je nie formellement être son amant !

— Dis donc, comme culot...

— Assez ! Vous n'avez pas à me tutoyer ! Mais je continue. Partant de ce fait inexistant, vous m'accusez d'être l'assassin de Jean Mérion ? C'est cela ?

— Tout à fait cela ! essaya de railler Peyrade.

— Avez-vous des preuves ?

— Des preuves ?

— Oui ? Je parle français, je pense :

Et, haussant les épaules, le docteur continua :

— Vous n'avez, naturellement, aucune preuve ! Vous ne pouvez pas en avoir. Vous ne le pouvez pas, parce que je ne suis pas l'assassin. Voilà ! Comprenez-vous ?

Eh bien ! quand je me reporte, à la seconde où résonnaient devant moi ces paroles, je me souviens, parfaitement, que je me tournais vers Peyrade et que je le considérais attentivement...

Avait-il compris, en effet, ce que je venais de comprendre ?

Nous n'avions en effet aucune preuve, pas même l'ombre d'une preuve, contre ce malheureux !

Oh ! sûrement, il « devait » bien être le coupable...

Mais, si telle pouvait être notre conviction intime, n'était-il pas véritable que cette conviction intime ne valait pas, légalement, un simple commencement de preuve ?

Peyrade me fit l'effet de chanceler...

— Bon ! bon ! fit-il, à la fin. A ton aise, mon gaillard ! Tu veux finasser ? Alors, on finassera... Seulement je te conseille de réfléchir ?... Ecoute : avec ce que nous savons, il n'y a pas de doute possible... ou plutôt il n'y a qu'un doute de possible... Ou c'est toi, qui a fait le coup...

— Ou ? répéta le Docteur.

— Ou c'est elle !... Oui ! La Mérion ! Voilà !

Il y eut un silence atroce.

Tous les détails de l'affaire repassaient dans ma mémoire. Et je sentais que Peyrade avait raison...

C'était « elle ». Ou c'était son amant !

Et je pensais encore :

— Peyrade vient de mentir, pourtant ? Il dit que nous avons la preuve que l'assassin c'est ou elle ou lui. Ce n'est pas vrai ! Il n'y a pas de preuve !

— Vous me jurez que c'est vrai, cela ? haleta soudain le docteur. Il faut que ce soit ou elle, ou moi ?

Et il n'attendit même pas la réponse de Peyrade. Il affirma :

— Ce n'est pas moi !

— Alors... c'est elle ?

— Je n'ai pas tué Mérion !... Je ne l'ai pas tué !

— Mais tu étais bien l'amant de sa femme ?

— Non. Mais... je... je l'aimais !

— Et elle t'aimait aussi ? Alors elle l'a tué ? Hein ?

— Ce... Ce n'est pas moi !

— Bien. J'ai compris : c'est Elle !

Le docteur se tut une seconde, puis demanda :

— Vous allez me lâcher, n'est-ce pas? Je vous jure de ne pas m'enfuir... Et... personne ne saura à Nay?... Vous comprenez : ma clientèle...

Ah! l'ignoble bonhomme!

Il venait, en somme, pour se sauver, d'accuser la femme qu'il disait aimer!

Et il ajoutait à cette lâcheté la sordide pensée de sa clientèle, la honteuse peur de voir sa respectabilité atteinte?

— Mon gaillard, fit Peyrade, je te lâcherai quand tu m'auras fourni des preuves qu'elle a tué son homme, la Mérion! Et ces preuves je parie que tu les as... Tu vois?

Mais les événements, une fois encore, devancèrent les paroles, les rendirent inutiles!

En écoutant la cruelle réplique de Peyrade, le docteur Blake tituba de nouveau. Il serait sûrement tombé, le misérable lâche, si, à l'improviste, quelqu'un ne s'était trouvé à ses côtés, qui le retenait à temps, qui l'asseyait quasi de force sur la chaise au dossier de laquelle il se cramponnait.

— Bon sang! jurait, à ce moment, cet arrivant dans lequel, ahuri, je reconnaissais David Dare, mais vous allez le tuer ce saligaud-là, Peyrade? En voilà des idées de lui passer les menottes! Et vous faites du joli, vous! Ah! comme gaffeur vous êtes là!

Il agissait, en même temps, mon patron!

En deux gestes il avait libéré le prisonnier!

Maintenant, il l'aidait à se lever, il le questionnait :

— Cela va mieux, hein? Oui!... Et vous voulez partir?... Allez, alors! Inutile de vous demander le secret, hein?... Bon! Bon!... Nous ne dirons rien non plus!... Voilà! Bonsoir, docteur! Bonsoir!

Nous n'étions, ni Peyrade ni moi, revenus de notre stupeur que le docteur Blake s'éloignait déjà!

Alors David Dare revint vers le Commissaire et, froidement lui jeta ses menottes, tout en proférant ce conseil:

— Faudra pas recommencer à jouer avec cela, hein? Je ne serai pas toujours là pour vous sauver la mise!

Et puis il continua, montrant soudain le poing à l'homme qui devait s'enfuir dans la nuit :

— La plus réussie des crapules que j'ai jamais rencontrées! Le plus dégoûtant des lâches!

David Dare s'étouffait!

Il reprit sa respiration et continua, péremptoire :

— Par exemple, il est innocent!

Et il acheva par ces mots inattendus, surtout de moi :

— Prouvez le donc au Commissaire, François! Oui! Donnez lui donc les preuves de l'innocence du docteur!... Qu'est-ce que vous attendez?

CHAPITRE XIV

Je me suis « dépétrifié » le premier... si j'ose ainsi parler!

Encore que l'ahurissement le plus absolu me fit l'effet de me tenir sous l'empire d'un cauchemar fou, je retrouvai assez de force d'âme pour crier, pour hurler :

— Mais vous êtes fou, Dare?

— Ah? fit mon patron. Parce que?...

— Vous relâchez ce misérable docteur?... Vous ne savez pas ce que nous savons, le commissaire et moi!

— Mon vieux, me répondit David Dare, avec un désarmant sourire, vous ne pouvez pas savoir, vous, ce que vous gagneriez à vous taire, en de certaines circonstances!

Je le vis hausser les épaules. Je l'entendis rire. Il acheva :

— Je sais, naturellement tout ce que vous savez, au contraire! J'étais à deux pas de vous quand vous avez vu cette canaille sortir de chez Mme Mérion...

— Mais, alors...

— Et je n'ai guère perdu un seul des propos discourtois que Perade a échangés avec lui. J'ai l'oreille fine voyez-vous, et la porte de cette gendarmerie est d'un bois scandaleusement mince. L'entrepreneur a dû faire fortune!

— Bon sang! Mais, en ce cas, pourquoi avoir lâché cet homme?

— Parce qu'il est innocent.

— Oui? Mais il allait nous dire...

— Pardon! « Vous » alliez lui faire dire...

— Comment la Mérion avait tué son mari...

— Eh bien! François, justement! Je n'ai pas voulu qu'il vous le dise!

— Pourquoi, tonnerre?

— Oh! pour une petite raison de rien du tout! Parce qu'elle ne l'a pas tué, naturellement!

Je ne répondis plus...

J'étais à bout de souffle, à bout d'imagination...

— Mon vieux, précisa soudain David Dare, si vous voulez des preuves... vous savez où vous adresser!...

— Ah?

— Dame! Vous les avez dans votre poche...

— Dans ma poche?

— Mais, nom d'un chien, oui! Vous n'avez pas oublié mes paroles, j'espère! Vous n'avez pas été chez Mme Mérion pour lui demander une leçon de tricot? Vous y avez trouvé quelque chose, j'espère? Alors?

Cette fois, j'aurais crié de rage...

Dans l'énervement tragique des minutes qui s'étaient succédées, j'avais complètement oublié l'enquête pourtant sensationnelle à laquelle je m'étais livré.

Docilement, donc, je sortis de ma poche, où je l'avais enfoncé, le soulier Richelieu que j'avais pris au pied du mort.

— Vous avez raison ! dis-je. Voici ce que j'ai trouvé. Et je sais que ce soulier comporte des empreintes...

— Donnez ? dit simplement David Dare.

Il avait saisi un flacon de poudre révélatrice. Il invitait :

— Regardez, commissaire ?

Et, ma foi, la démonstration n'était ni longue ni difficile. Elle ne comportait pas même la moindre obscurité.

Dare projetait, tout comme je l'avais fait moi-même, un peu de la poudre révélatrice sur le soulier, et, tout de suite, sur le cuir ciré des empreintes digitales, celles-là même que j'avais vues, apparaissaient.

— Clair et démonstratif ! ponctuait alors David Dare. Un coup d'œil et l'on est fixé. Boum ! la preuve demandée ! Servez chaud ! Voilà les empreintes de Jean Mérion !

— De Jean Mérion ? sursauta Peyrade.

— De lui-même. Et de personne d'autre ! C'est lui qui a posé ses doigts sur les souliers du mort. Et si cela confirme, d'abord, qu'il n'est pas ce mort, cela confirme aussi que ni sa femme ni le docteur ne l'ont assassiné ! Nous sommes donc bien en présence d'une fugue. Voilà !

C'était, en effet, péremptoire...

Mais David Dare ne nous laissait pas le temps de réfléchir !

Il reprenait, déjà, son ton de bonimenteur :

— Adjugé ! faisait-il. Pas d'objection ? Non ! Tout le monde est d'accord ! Alors, allons nous mettre dans les toiles... Enlevez ! La levée est faite !

Ah ! l'abominable garçon !

Il a, lui, si distingué, quand il le veut, des moments d'affreuse vulgarité.

Je me mis debout.

—Bravo ! approuva immédiatement David Dare. Suivons l'exemple, Peyrade !... Ah ! vous logez à la gendarmerie ? Alors bonsoir ! Et de jolis rêves, surtout ! François, imitons les preuves...

— Hein ?

— Tirons-nous des pieds !

Ah ! l'exquise nuit qu'il faisait, alors !

Ah ! le délicieux sentiment de fraîcheur, de pureté, de calme qui m'envahissait à l'instant où je me retrouvais dans la paisible rue de Nay, à deux pas du gave écumant...

Mais je ne suis pas homme à m'endormir dans les délices de Capoue !

D'un effort je me repris. Et je questionnai :

— Dare, avant d'aller nous coucher, pourrais-je savoir...

— Pardon ! interrompit mon patron. Mais vous comptez réellement vous coucher, François ?

— Oh !... En tous cas, je voudrais savoir, David Dare, comment vous aviez deviné que sur les souliers du mort écrasé...

Un geste de la main suspendit ma question. Et ce geste s'accompagnait d'un franc éclat de rire !

— Mon cher, me déclara mon patron, comprenez donc que je n'ai rien deviné du tout !

— Par exemple ! Vous aviez trouvé déjà ces empreintes ?

— Non ! mon petit François, je n'avais pas trouvé ces empreintes !... Du moins pas comme vous l'entendez !... Non ! Seulement, cet après-midi, pendant que je vous disais de méditer, je les avais mises en place...

— Mais ! mais !...

— Vous comprenez François ? J'ai été prendre des souliers ayant appartenu à Jean Mérion. Dame ! sur des souliers qui vous appartiennent on laisse généralement ses empreintes ? Ensuite, j'ai été mettre ces souliers aux pieds du mort écrasé. Voilà ! C'est tout ! Vous voyez bien que j'étais certain que vous « tireriez les preuves des pieds » ?

Il se mit encore à rire...

Mais je ne riais pas du tout, moi !

Qu'il fût convaincu de l'innocence de Mme Mérion, qu'il crût à celle du docteur Blake, c'était son droit !

Mais ce droit, en aucun cas, ne pouvait l'excuser d'avoir truqué, machiné, faussé des preuves !

Il dut lire en moi, je le crois fermement, mon exaspération; il reprit :

— Allons ! Ne vous emballez pas François ! Et ne jugez pas trop vite ! Sachez attendre ! Tout s'expliquera en temps et lieu... si tout ne vous est pas déjà clair !

Puis il me prit par mon côté faible :

— Vous n'avez plus rien d'autre à me demander ?

— Si fait ! Et d'abord...

Mais je cessais de parler, pris d'une gêne subite.

Il y avait, en effet, une question que je désirais poser entre beaucoup d'autres, à mon patron...

Mais cette question-là, cette question que bon nombre de lectrices et de lecteurs ont, sans doute, également dans l'esprit, était-il bien assuré que David Dare accepterait d'y faire une satisfaisante réponse ?

Eh bien ! tel est mon amour de la vérité que je me risquais néanmoins, à commencer :

— David Dare, je voudrais savoir...

— Quoi, François ?

— Ce qu'au bout du compte vous croyez, vous-même ?

— Ce que je crois?

— Relativement à Jean Mérion? D'abord vous aviez dit « c'est sûrement un crime... on l'a tué! » Vous vous en souvenez?

— Parfaitement!

— Maintenant vous répétez tout le temps : « c'est une fugue »! Eh bien je voudrais savoir...

— Ce que je pense vraiment? Vous l'avez dit déjà! Bon! Eh bien! mon petit François je vais vous l'apprendre...

Je le vis froncer les sourcils, durcir son visage.

— Voilà ce que je pense de Jean Mérion, ce que j'en pense vraiment, sans détour, sans réticence... C'est que c'est un garçon rudement embêtant!

Il se remit à rire, là-dessus.

Et puis, passant son bras sous le mien, il m'entraîna d'une marche plus rapide...

CHAPITRE XV

A plus de cent reprises, je crois bien, je me suis plaint, au cours de ces mémoires, de la façon mystérieuse dont David Dare affecte, parfois, de s'exprimer.

Je ne saisissais pas pourquoi il me déclarait que Jean Mérion était « bien embêtant »...

Un pauvre disparu, un homme que l'on doit ou retrouver, ou venger, mérite selon moi un autre qualificatif. C'est même pure grossièreté que de lui appliquer une telle épithète.

Je fis, cependant, ce que je fais toujours en semblable occurence...

En silence, en silence absolu, je me laissais entraîner dans la direction de l'hôtel.

Or, nous étions, en train de franchir le pont du gave, nous allions atteindre la grande place de Nay, quand, soudain, David Dare reprit la parole:

— François? Hé! François! appela-t-il, dormez-vous?

— Mais... non! Pourquoi?

— Je voudrais à mon tour vous demander une bonne chose...

— Demandez, Dare. Si je puis vous répondre?

— Oh! vous pouvez! Voilà: avez-vous des biceps?

Naturellement, je sursautais!

S'imagine-t-on qu'à trois heures du matin votre patron va vous adresser une question aussi saugrenue?

Lui, cependant toujours parfaitement calme, continuait :

— Bien entendu, anatomiquement, je sais que vous possédez ce muscle indispensable. Sans quoi vous seriez un monstre. Mais vous entendez ce que je veux dire, au juste? Avez-vous de bons bras? Savez-vous jouer des poings?

— Ma foi, je pense? Mais l'occasion...

— Ne s'est jamais présentée de vous essayer? C'est cela que vous alliez dire? Eh! mon cher, tout arrive!

C'était encore d'incohérents propos...

Mon patron mit sa main sur mon épaule:

— Moi, me confia-t-il, je suis plus fort des pieds que des mains. J'ai les jambes plus développées que les bras. Mais tant pis, n'est-ce pas?

Et puis, il me conseilla, le bras tendu :

— Par là, mon vieux!... La troisième maison, je crois!

Il me désignait la rue Thiers.

Ce n'était pas rue Thiers que se trouvait notre hôtel. Et je ne savais pas du tout ce qu'il pouvait y avoir à la troisième maison!

Sur la porte, je vis qu'un écriteau de simili marbre était vissé. Il annonçait :

« Docteur BLAKE »
« *de la Faculté de Médecine de Paris* »

Et, cette fois, tout de suite, je saisis la vérité :

— Vous voulez revoir ce médecin? fis-je.

— On ne peut rien vous cacher!

En proférant cette affirmation David Dare sonnait.

Je me résignai donc à ne pas savoir plus exactement ce qu'il prétendait accomplir dans la demeure du praticien...

Mon attente, aussi bien, ne devait pas être longue.

La sonnette, je crois, résonnait encore que, devant nous, la porte s'ouvrait. Dans son entrebâillement, j'aperçus le praticien, à demi déshabillé, sans faux col.

Et je vis, surtout, qu'en reconnaissant mon patron il retenait assez mal un tressaillement de surprise :

— Quoi! c'est vous, monsieur? s'étonnait-il.

Le chapeau à la main, très correct, David Dare s'inclina:

— C'est, en effet, moi, Docteur! Et je suis très désireux de vous entretenir d'urgence...

Alors, doucement, mais autoritairement, David Dare repoussa le docteur et pénétra dans son domicile...

Je suivis mon patron, cela va sans dire.

Le docteur, en tous cas, ne protesta même pas. Bien au contraire : il nous guida.

Un petit corridor étroit. Une porte qu'il repoussa : nous étions dans son bureau.

— De quoi s'agit-il? questionna encore notre hôte.

David Dare d'abord ne répondit pas...

Il allait jusqu'à la porte, la refermait, puis, enfin, se retournant, il demandait :

— Quelle épaisseur, vos murs ?

— Hein ?... Vous dites ?

— Je dis : quelle épaisseur ont vos murs ? Bon ! je vois : la maison est ancienne. Alors les murs sont gros. Et de gros murs étouffent les sons... Parfait ! Vous habitez, seul, la maison, docteur ?

— Mais...

— Seul ! C'est très bien ! Pas de domestique gênant !

— Ah ça !...

— Ne nous énervons pas, Docteur ! Ne nous énervons pas !... Vos voisins sont inexistants, hein ? Un vieux bonhomme à moitié sourd, à droite. Sur la gauche, une remise à fourrage ?

— Monsieur, tonna soudain le médecin, si ce jeu vous amuse, vous, je vous préviens que moi...

— Oh ! je ne joue pas encore ! coupa doucement David Dare. Et mon secrétaire, François, ne joue pas non plus ! De bons biceps, vous savez, François ?

Il me sembla alors que le docteur Blake allait avoir une crise de rage.

Mais David Dare, toujours très doux, toujours très calme, reprenait la parole :

— Voilà donc qui va bien ! Une maison discrète ? Votre maison, mon cher docteur !... Mais, passons aux choses sérieuses... Alors, là, entre nous, répondez-moi : croyez-vous qu'il y en ait une plus réussie que vous, dans tout le vaste monde ?

— Une... quoi ?

— Une crapule, Docteur ? Une infâme crapule ?

— Bon Dieu ! mais...

— Là ! là ! Patience, Docteur ! Ecoutez-moi, d'abord ? Ecoutez-moi bien, même ? C'est de votre intérêt !

D'un seul geste, mais d'un geste qui avait une suprême autorité, il imposa silence au praticien :

— Docteur, je suis venu vous proposer ceci : Voulez-vous, tout de suite, sans délai, m'écrire une confession complète de ce que vous avez fait ?... Ou voulez-vous que je commence, que nous commencions, mon secrétaire et moi, par vous administrer la correction que vous méritez ?

Et, se tournant vers moi, David Dare me dit :

— Vous pouvez retrousser vos manches, François... ou retirer votre veston... Mettez-vous à l'aise, mon vieux !

Très pâle, presque livide, le docteur Blake se croisa les bras sur la poitrine :

— Ah ça ! faisait-il, vous allez m'expliquer...

— En deux mots ! coupa David Dare. Voilà ce que je veux que vous confessiez par écrit...

Il eut l'air d'énumérer des vérités successives :

— Premièrement, Docteur, vous êtes amoureux de Mme Mérion et vous l'importunez d'une cour pressante, assidue, qu'elle a toujours repoussée avec horreur !... Deuxièmement, quand son pauvre mari a eu disparu vous vous êtes dit : « Voilà la bonne occasion ! l'époux s'envolant, la femme va tomber dans mes bras »... Troisièmement, Mme Mérion ayant de la fortune vous avez, tout de suite, estimé que l'épouser était avantageux... Mais, quatrièmement, une fugue ne pouvant être qu'un prétexte à divorce, et Mme Mérion n'étant pas femme à divorcer, en raison de ses convictions religieuses, vous avez compris que vous n'étiez pas au bout de vos peines...

— C'est du roman ! éructa le docteur Blake.

— Ce qui fait que, cinquièmement, vous vous êtes arrangé pour faire passer la fugue de Jean Mérion pour un crime... Vous avez donc déterré les morts du cimetière, vous avez écrasé l'un d'eux, pour qu'il soit méconnaissable, et vous avez apporté le corps chez Jean Mérion, certain qu'on le prendrait pour celui du disparu...

— Vous êtes fou ! hurla encore le médecin.

Mais mon admirable patron poursuivait :

— Là-dessus, malheureusement, mon enquête vous a gêné. Alors vous avez eu peur ! Et, lâchement, tout à l'heure, devant cet imbécile de policier qui se nomme Peyrade, vous avez accusé Mme Mérion !... Voilà ! C'est tout ! J'ai d'ailleurs rédigé la confession relatant ces faits... Signez-vous ? Ne signez-vous pas ?

— Jamais !

— Veine ! répliqua mon patron.

— Vous êtes hors d'état de prouver...

— Juste ! Et c'est pourquoi je veux votre confession. Demain je la remettrai à Peyrade. Cela suffira.

Puis il répéta :

— Signez-vous ? Oui ? Non ?

— Non !... Non ! Cent fois non !

— Allons-y, dans ce cas !

Et, je frémis à l'écrire, mon patron... y alla !

Ah ! j'ai, dans ma vie, assisté à de nombreux matches de boxes... Mais je n'en ai jamais vu de comparables à celui qui débuta tout aussitôt !

Que diable, David Dare s'était-il soucié de mes biceps ? Seigneur ! les siens suffisaient à la besogne !

Deux claques, d'abord, résonnèrent, qui couchèrent, l'une après l'autre, d'abord sur l'épaule droite, puis sur l'épaule gauche, la tête du misérable !

Et puis ce fut le jeu des poings...

Ah! la belle correction!

Et, me blâme qui voudra, qui l'osera, je n'eus pas une seconde l'idée d'intervenir...

Cette crapule de Blake — pour reprendre l'injure dont s'était servi David Dare — ne méritait-elle pas son sort, et amplement?

Il se défendait, certes! Mais il n'était pas de forces. Tandis que son visage se marbrait de taches et d'ecchymoses sanguinolentes, touchait-il seulement une fois son terrible adversaire?

Brusquement, pourtant, un swing l'envoya sur un divan.

Et la voix calme de David Dare résonna :

— Signez-vous? Non?... J'espère que non?

— Si! dit le docteur. Je signe!

Il signa, en effet!

Il signa docilement. Il fit même un beau paraphe!...

Alors — toujours tranquille — David Dare mit le papier en poche.

— Merci! dit-il.

Et il ajouta :

— Demain, à la gare de Couarraze-Nay, le train est à 6 h. 43... Si vous voulez filer?...

Puis il se tourna vers moi :

— Maintenant, mon vieux François, allons nous coucher!

Et nous sortîmes!

CHAPITRE XVI

Quand je me réveillai, le lendemain matin, dans la proprette petite chambre de mon hôtel Nayais, j'étais encore, je le confesse, sous l'impression des scènes ahurissantes qui avaient marqué notre visite au docteur Blake.

J'en avais rêvé.

Mais qu'allait-il se passer désormais? Qu'allions-nous faire, Dare et moi? Quelle serait la fin d'une enquête qui ne semblait pas comporter de possible aboutissement?

En somme, si Jean Mérion avait disparu — et tout semblait désormais prouver que cette disparition n'était rien de plus qu'une fugue — qu'avions-nous à nous en mêler?

Ce n'est pas un crime tombant sous le coup de la Loi que de quitter son domicile, voire sa femme?

Mais Jean Mérion avait-il bien disparu?

Les Mérion, cela s'avérait, constituait non seulement un bon ménage, mais un ménage d'amoureux!

Alors?

— Alors, zut! me déclarai-je à moi-même. Cela les regarde, après tout? Mme Mérion devra, tout au moins, admettre la fugue, abandonner l'idée du crime... Et cela, c'est la fin de l'affaire, le point final de notre enquête! Ni Dare ni moi nous ne sommes des raccommodeurs de ménages cassés!

Et, machinalement, je jetais un regard à ma montre...

Il était près de neuf heures et demie.

— Bon! me dis-je encore. En tous cas, Nay, depuis 6 h. 43, si le train n'avait pas de retard, doit compter un médecin de moins! Voilà toujours un fait acquis!

Cela me fit rire...

Seulement, mon rire s'arrêta net! Une réflexion imprévue m'angoissait.

David Dare, je ne le sais que trop, est doué d'un esprit logique.

Or, après avoir corrigé, et comment, l'infâme docteur Blake, il l'avait proprement autorisé à disparaître!

Pourquoi?

N'avait-il pas, au bout du compte, soustrait un coupable à la Justice? Un violateur de sépultures?

Je pensai :

— Il faudra que je lui demande...

Sur quoi — quand on parle du loup, il arrive! — la porte de ma chambre s'ouvrit et David Dare entra :

— Comment! s'exclamait-il, pas encore rasé? Pas même chaussé? Nous prenons le train de midi, sacristi!

— Première nouvelle! balbutiai-je. Le train pour où?

— Pour ailleurs! Mon vieux, je venais vous prévenir que je filai chez Mme Mérion. Si vous voulez m'y joindre dès que vous serez prêt? Vous m'aiderez à la convaincre...

— De quoi?

— Mais de ce qu'elle est jolie, parbleu!

Je faillis laisser échapper un cri.

Hélas! voilà qui faisait une nouvelle fin à notre enquête — et une fin que je n'avais certes pas prévue!

Dare était amoureux!

Mon patron, cependant, reprenait paisiblement :

— C'est le plus urgent, vous comprenez, de la convaincre qu'elle est jolie... Après nous attaquerons le chapitre suivant, l'infamie de Jean Mérion qui l'abandonne... Dame! ça nous mènera facilement à l'épilogue, hein, au divorce?

— Au divorce?

— Evidemment! Puisque la fugue s'avère certaine, on ne peut pas parler d'acte de décès... Ah! c'est bien fâcheux qu'elle ne puisse être déclarée veuve! Quelle tristesse!

Je restai coi.

Alors, poussant un soupir à faire tourner des moulins, David Dare se retira, non sans me répéter :

— Je compte sur vous, n'est-ce pas, mon vieux? Vous êtes peut-être plus persuasif que moi?

Mais la porte n'était pas retombée sur lui, que persuasif ou pas, je donnais en tous cas

la preuve de la rapidité que je peux, quand il le faut, apporter à mes actions.

Je me mis à ma toilette...

Il ne devait pas y avoir bien longtemps que David Dare était en compagnie de Mme Mérion quand je me présentai moi-même à la porte de la demeure tragique.

J'y pénétrai sans vergogne.

Peut-être, aussi bien, a-t-on remarqué avec quelle facilité on pouvait s'introduire dans cette maison? La porte n'en était jamais fermée! Il suffisait de tourner le bouton, de longer un corridor, d'écarter une portière pour se trouver dans le studio.

Mais, ce matin là, je n'écartai pas la portière...

Je demeurai, au contraire, retenant mon souffle, évitant de faire le moindre bruit, à deux pas à peine de la pièce, écoutant de toutes mes oreilles les paroles qui s'y prononçaient.

Indiscrétion?

Non! je repousse cette accusation!

Ne me fallait-il pas, en effet, prendre le « la » avant d'aller jouer ma partie dans l'orchestre?

J'entendis, d'abord, prononcée par l'exquise voix de Mme Mérion, cette phrase douloureuse :

— Ainsi, votre opinion est formelle? Jean m'aurait quittée volontairement? Il aurait fait une fugue? Il voudrait, comme vous dites, me « plaquer »?

Et Dare répliquait :

— Pauvre madame! Mais, hélas, le doute est si peu permis...

— De sorte, reprenait la voix de Mme Mérion, que vous me conseillez d'oublier mon mari?

— De refaire votre vie!

— Et, pour refaire ma vie, vous n'indiquez que le divorce.

— Bien sûr! Le divorce est le seul moyen! Voyons! il faut être brave! Vous comprenez bien...

— Je ne comprends pas, justement!

Oh! cette dernière réplique qu'articulait Mme Mérion, il me sembla, en vérité qu'elle me cinglait, qu'elle me giflait! J'en aurais crié de douleur!

Mme Mérion, cependant, poursuivait :

— Non! je ne comprends pas! Si mon mari m'a trahie, s'il a assez de moi, s'il me quitte — et je ne crois rien de tout cela, entendez-vous? Et je ne le croirai jamais! — eh bien! est-ce une raison pour que je me conduise comme lui? Je n'ai pas menti, moi, quand je lui ai dit que je l'aimerai toujours! Et je ne veux pas le quitter, moi, monsieur Dare! Et vous m'insultez, quand vous me parlez de divorce! De quel droit me donner de tels conseils?

Il me sembla qu'elle soufflait un peu, qu'elle reprenait haleine... Et puis elle repartit :

— Allons! Comprenez donc, vous, monsieur Dare! Votre rôle est infâme, au bout du compte! Vous êtes renseigné sur mon mari... Vous le connaissiez... Vous savez ce qu'il valait. Et il avait de l'estime pour vous, je crois... Et voilà que, maintenant, vous voulez hâter la ruine de son foyer? Voilà que vous me poussez au divorce? Voilà que, parlant de fugue, vous me conseillez de « refaire ma vie »! Mais je vous dis que c'est ignoble! ignoble!

Ah! ah! il était bien remis à sa place ce séducteur de David Dare!

Or, au même moment, derrière moi, mais, me repoussant pour passer, mais, me culbutant presque dans sa hâte d'entrer dans le studio, un homme, un jeune homme venait de surgir!

Et je l'entendis, lui, qui criait :

— Dare! Dare! Ah! mon vieux Dare! Quel chic type tu fais, tout de même!

Et puis, encore, j'eus conscience que cet inconnu traversait le studio en deux enjambées, et qu'il se jetait aux genoux de Mme Mérion et qu'il balbutiait, dans une sorte de sanglot :

— Ma chérie! Mon adorable chérie!

A quoi, seul, David Dare répondait :

— Bon! faisait-il. Te voilà donc, embêteur patenté! Ah! tu arrives au bon moment, crétin!

Sur quoi, sans d'ailleurs que personne s'en aperçut, j'entrai, à mon tour, dans le studio...

CHAPITRE XVII

J'avais compris, naturellement, que l'arrivant n'était autre que Jean Mérion. Mais je dois dire que je ne comprenais rien d'autre!

Comment était-il là? D'où venait-il?

Pourquoi David Dare l'accablait-il d'épithètes malsonnantes et pourtant proférées de la façon la plus amicale?

Que signifiait toute cette extraordinaire affaire, et comment était-il possible que mon patron fût satisfait du retour d'un homme dont il poussait la femme au divorce, avec l'apparent désir de l'épouser?

Eh bien! ce ne furent pas les premières paroles de David Dare qui me tirèrent de mes ahurissements. Il s'esclaffa :

— Et zou! Je propose un bon poulet, du champagne... et, sacreblotte, deux ou trois verres de « fine » cinq ou six étoiles! Midi tapant, bien entendu!

Puis il conclut :

— Sur ce, bonsoir, les amoureux! A tout à l'heure!

Il passa son bras sous le mien et m'entraîna :

— En retraite, François ! On est de trop, vous voyez bien ? Ne manquons pas de tact, mon garçon !

Nous nous trouvâmes dehors...

J'étais, certes, quelque peu vexé.

Mais allez donc tenir rigueur à un gaillard qui vous entraîne au pas de course en vous déclarant :

— Avec cela je n'ai pas parlé des écrevisses ! Or il y aura des écrevisses !

Je crois bien qu'en ce moment David Dare ne songeait, en effet, qu'au menu de ce déjeuner qu'il courait commander.

Je pris mon mal de curiosité, en patience. L'heure des confidences ne devait-elle pas, fatalement, sonner ?

Or elle arriva, précisément, au moment où je commençais à en désespérer !

Nous étions à cet instant délicieux qui marque la fin du repas. Nous réchauffions dans nos mains une « fine » précieuse...

Et nous parlions, j'imagine, de tout et de rien.

Oh ! une tablée fort importante : Jean Mérion d'abord, puis sa charmante femme, puis encore l'adjoint, M. Semblable, Maître Mauphin, l'excellent Peyrade... Et bien entendu David Dare et moi...

David Dare, soudain, tapa sur son verre et réclama le silence :

— Madame ! messieurs ! l'explication, maintenant ! La très simple explication... Voilà : écoutez !... François, mon bon François, le plus dévoué des secrétaires (c'était gentil de le proclamer) va vous lire, d'abord, une épitre... une épitre que j'ai reçue... et que voici...

Il brandissait un papier. Il me le tendit...

Tiens ! c'était la lettre que David Dare avait reçue juste avant de décider de partir à Nay ?

Du diable ! si j'y avais seulement repensé, à cette lettre !

Je pris le document d'une main tremblante. J'y jetai les yeux. D'instinct j'en cherchai la signature...

Ah ! c'était une lettre de Jean Mérion ?

J'eus, à l'instant, la certitude que je n'étais pas au bout de mes surprises...

Je toussai un peu, pour m'éclaircir la voix, puis je commençai, cette lecture que tous écoutèrent en silence :

« Mon cher David Dare,

« Voici qu'il me faut faire appel à ton amitié, à ton dévouement, et te demander un service.

« Je suis, en effet, victime d'un drame atroce...

« Toi seul peut m'aider. Je te le demande sous le sceau du secret.

« Ecoute bien :

« Il y a huit jours, inquiet de ce que je croyais être seulement un bobo gênant, j'ai été trouver un médecin.

« Une heure plus tard, titubant, je quittais ce praticien connaissant mon affreux destin.

« Je suis atteint d'un inguérissable cancer.

« Je puis vivre, paraît-il, des années encore...

« Mais, fatalement, inexorablement, je vais tomber aux pires des déchéances physiques, au gâtisme, à la sénélité précoce; je ne serai plus, dans quelques semaines à peine, qu'un des malheureux qui inspirent l'horreur, le dégoût, la répulsion, et dont on souhaite la mort par pitié !

« Dare, mon ami, tu sais ce qu'est ma vie ? Mieux qu'un autre tu connais quel est mon actuel bonheur ?

« J'aime ma femme. Pour elle j'éprouve le plus pur, le plus absolu, le plus passionné des amours...

« Alors, comprends-tu, ce que peut être mon désespoir ?

« Ma femme a vingt-trois ans, Dare !

« Ma Jane est au seuil de la vie. Devant elle la route devrait s'étendre, droite et sûre, vers le bonheur...

« Et mon mal, mon mal dégradant, mon mal, qui va faire de moi un monstre répugnant, la condamnerait, elle, à n'être plus, à mes côtés, qu'une sacrifiée ?

« Ah ! Dare, tout, mais pas cela !

« Mon ami, j'ai pensé au suicide...

« Mais le suicide ne la libérerait pas !

« Jane connaît trop mon amour pour ne pas deviner, tôt ou tard, le motif qui m'aurait précipité vers la tombe.

« Oserait-elle, en ce cas, refaire sa vie ?

« Et je veux moi, et il faut qu'elle refasse sa vie !

« Dare ! Dare ! si tu savais, l'affreux débat que j'ai dû soutenir contre moi-même, pour me contraindre à prendre mon irrévocable décision ?

« Ecoute ! J'ai résolu ceci :

« Demain, oui, demain, sans un adieu, sans un mot d'explication, je disparaîtrai de chez moi...

« Je disparaîtrai sans laisser aucune trace !

« Ah ! mon ami, la douleur que j'éprouve en pensant à ce que seront, alors, les inquiétudes de ma femme, de ma Jane...

« Mais n'est-ce pas le seul moyen d'assurer son bonheur ?

« Une enquête, bien entendu, sera ouverte. On me recherchera.

« Et c'est pourquoi je fais appel à toi ! Cette enquête, Dare, cette enquête ouverte pour retrouver l'homme « disparu » c'est toi, qui dois la diriger !

« Cela te sera facile, n'est-ce pas en raison de ta célébrité ?

« Ecoute ! Ecoute toujours !...

« Je connais ma Jane. Je sais de quelle fidélité terrible son cœur est capable. Aussi, je sais combien sont profondes ses convictions religieuses...

« Certes, tu pourrais conclure à une fugue, affirmer que je me suis enfui avec une femme ?... Ce serait l'injure grave, ce serait le divorce possible...

« Mais, du divorce, Jane ne voudrait jamais !

« Alors, mon pauvre ami, par pitié, trompe toi !

« Tu es habile. Cela ne te sera pas bien difficile, je pense, de faire croire à ma mort ?

« Etablis la, mon ami ! Prouve la ! Ajoute même tout ce qui pourra salir ma mémoire... Tue en Jane mon amour !

« La vie, Dare, est une grande semeuse d'oubli...

« Jane, veuve d'un homme qui ne méritait pas son amour, se reprendra, recommencera de chercher le bonheur...

« C'est ce que je veux ! C'est ce que j'espère !

C'est ce dont je te dis le plus ému des mercis !

« Adieu !

« Jean Mérion ».

Or, on s'en doute, je n'avais pas lu cette atroce lettre sans que ma voix se prît à trembler.

Pourquoi, soudain, retrouva-t-elle toute sa force, alors que, malgré moi, je criai, tourné vers Jean Mérion :

— Et vous êtes revenu ?

Car le drame m'avait pris...

Car, associant déjà ma pensée à celle de cet homme ayant le courage de se sacrifier ainsi, pour assurer le bonheur de celle qui l'aimait, j'étais, ma foi, prêt à considérer comme criminelle sa réapparition !

Mais je dois confesser qu'un éclat de rire me répondit :

— Mon cher Monsieur, me déclara Jean Mérion, vous ne semblez pas avoir saisi la vérité ! Parbleu ! le docteur qui m'avait diagnostiqué ce cancer... c'était... l'ignoble Blake ! Et, naturellement, à peine parti, j'ai vu un autre médecin ! Eh bien ! il était imaginaire mon cancer ! Alors...

David Dare, à l'instant même coupa la parole au jeune homme :

— Alors, François, vous comprenez, immédiatement il a rappliqué, l'animal !... Et, ma foi, il a bien fait ! Dame ! je pataugeais, moi ! D'abord, j'avais conclu au crime, comme il me l'avait demandé... Mais, petit à petit, je voyais cet ours de Peyrade enclin à arrêter Jane Mérion... si bien que j'en arrivais à admettre la fugue !... Un vrai pataugeage, je le répète ! Ah ! ça n'est pas commode de se tromper !...

Il se mit à rire, mon patron. Et puis, brusquement, il recula sa chaise, leva son verre, et proposa :

— Sur quoi, si tout le monde est d'accord, à la santé de ces deux amoureux !... Et prions les dieux qu'ils soient seuls de leur espèce sur la terre !... Cristi ! C'est toujours ce qu'il y a de plus simple et de plus compliqué à la fois, les histoires d'amour ! Est-ce vrai, François ?

Je n'ai certes pas répondu non !

FIN

Paris. — Imp. Paul Dupont. — 239.8.1941

FOIRE DE LYON